Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 60 — 24 février 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

FEU SUR LE MOYEN-ORIENT

LA situation est encore assez confuse à Bagdad; un fait est pourtant déjà certain : le général Kassem, dictateur assez débonnaire, a été fusillé par son « frère préféré », Aref, qui a pris sa place.

Voilà une erreur que n'aurait pas commis Franco : Laisser en vie des « frères » susceptibles de l'occire, à un moment donné. Aref avait déjà tenté d'assassiner une première fois Kassem. Il fut arrêté, condamné à mort, gracié et, le temps aidant — l'excès de crédulité de Kassem aussi — il fut libéré. Aref utilisa cette liberté pour préparer la chute et la mort d'un vainqueur trop candide et trop généreux. Que l'on sache qu'aucune personne arrêtée comme ennemie du système n'a reçu la grâce du Caudillo, et quant à ses « frères préférés », la petite histoire prétend que des Parques en pantalon coupèrent le fil de leur bienheureuse vie. Ce fut le cas de Mola et de Sanjurjo, membres d'un triumvirat qui, avant la fin de la guerre civile, ne compta plus qu'un seul homme.

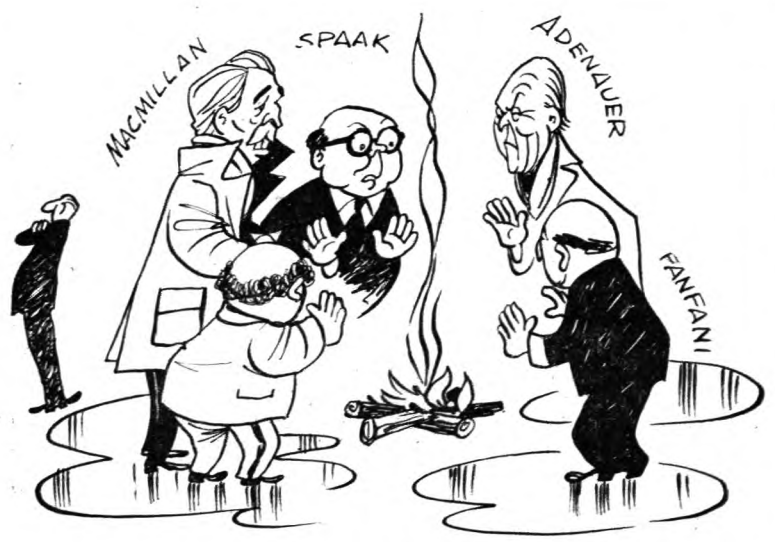
Le pauvre Kassem, dictateur solitaire, a payé de sa vie ses erreurs de jugement. Et l'Irak est aujourd'hui l'enjeu de combats furieux. Plus de mille personnes y ont perdu la vie, en plus du dictateur et de ses plus proches collaborateurs.

Derrière Aref, qui y a-t-il? On a nommé Nasser tout de suite et la précipitation avec laquelle les gouvernements du Caire et d'Alger ont reconnu le nouveau gouvernement irakien, semble venir confirmer une telle hypothèse. Mais, d'autre part, les U.S.A., la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S. l'ont aussi reconnu. Là, les choses se compliquent. Si les Anglais et les Américains ont de forts intérêts dans les grandes compagnies pétrolières exploitant les mines de l'Irak, l'U.R.S.S. voit amoindries ses chances d'influence dans le Moyen-Orient. Il paraît que les partisans d'Aref et la police et la gendarmerie maintenant à ses ordres chassent impitoyablement le communiste dans les rues des principales villes irakiennes. Cependant, nous sommes déjà habitués à la politique tortueuse de l'Union soviétique, qui signa le pacte d'aide mutuelle avec Hitler et laissa persécuter INNOCEMMENT les communistes dans tous les pays occupés par l'Axe. Pour être communiste, il faut une certaine dose d'abnégation et d'aveuglement.

L'Irak a peut-être changé de dictateur, mais non de dictature. Et c'est toujours l'armée qui tient le manche de la poêle. A un général a succédé un colonel, plus jeune et plus ambitieux, et certainement encore plus dénué de scrupules. Disposé sans doute à pousser à fond la politique qui lui offrirait le plus d'avantages substantiels, sans s'embarrasser des assurances données lors des premières heures d'un triomphe encore incertain, pour obtenir une reconnaissance « de jure » que les gouvernements du monde donnent chaque jour plus précipitamment. Il n'y a pas si longtemps, il fallait plus de temps et plus de faits pour que le vainqueur d'un coup d'Etat soit reconnu comme ayant droit au Pouvoir constitué. Maintenant, il suffit de voir à la Télévision le corps sans vie de son prédécesseur, pour que la reconnaissance arrive, sans plus d'exigences ni de complications. A présent, tout le monde en est peut-être arrivé à reconnaître comme nous, anarchistes, que tout Pouvoir est illégitime et qu'il n'y a pas de différence essentielle entre celui obtenu par la ruse ou celui conquis par la force.

Kassem avait commis l'erreur de laisser en vie Aref, mais aussi celle de penser pouvoir annexer Koweit et ses richesses. Tous les potentats du monde arabe se sentaient visés par là. Et les Anglais de même, qui avaient soutenu Kassem à ses débuts. Nasser et Aref ont joué avec tous ces facteurs, qui ont permis d'aplanir les difficultés.

En tout cas, on se demande quels avantages tirera, à la longue, le peuple irakien de ce changement de militaires et quels seront les véritables bénéficiaires de ce coup d'Etat.



Ça a jeté un froid sur l'Europe...

UN CRIME IGNOBLE

Dans une ville d'un Etat brésilien, dont le gouverneur en est le réactionnaire Senhor Lacerda, certains policiers n'avaient pas de petits préjugés. Lorsque un ou plusieurs clochards tombaient entre leurs mains, les choses ne traînaient pas, la décision était prise de les transférer en prison ou dans un Centre spécialisé, et contrairement à ce que vous pouvez penser, on les jetait purement et simplement dans le Rio da Guarda; une façon comme une autre de se débarrasser définitivement de quelques êtres humains qui, somme toute, n'étaient qu'une charge pour la société. Ces clochards, généralement vieux, malades ou minés par l'alcool, avaient très peu de chances de s'en tirer et quelques heures ou quelques jours plus tard, on les retrouvait flottant misérablement dans les eaux du Rio, leur mort apparaissant alors comme un « fait divers » banal et sans importance.

Malheureusement pour ces policiers, une « clocharde » tenait à la vie, elle était encore assez lucide lors du bain forcé et trouva le moyen de s'agripper à une planche ou un tronc d'arbre qui faisaient leur petit bout de chemin sur le Rio da Guarda. Tirée de son bain par un passant, elle s'en fut raconter l'histoire à d'autres policiers, et l'ignoble façon de procéder des « agents de l'autorité » mis en cause éclata de toutes ses lumières, ou, pour mieux m'exprimer, avec toute l'horreur d'un crime absurde et gratuit.

Les policiers ont été arrêtés afin d'être jugés et je veux bien admettre qu'ils le seront avec toute la rigueur de la loi, de cette même loi qui fait du clochard un homme plus ou moins placé en marge de la Société. D'après le terme consacré, ces gens vont « payer » pour que justice soit faite, et la terre continuera de tourner, sans que la mort d'une poignée de clochards choque le moins du monde la conscience des personnes « bien pensantes » qui croient à l'ordre établi et qui estiment que la condamnation d'un criminel efface la mort de la victime.

L'ignoble besogne des policiers brésiliens pose des questions d'une grande portée. Pourquoi ces clochards ont-ils péri dans le Rio da Guarda ? Parce qu'ils étaient pauvres, misérables. Pourquoi l'idée de les noyer a-t-elle germé dans l'esprit des policiers ? Parce qu'il ne s'agissait, dans leur minuscule cerveau, que de citoyens de troisième classe. Pourquoi leur a-t-il été possible de récidiver dans leur crime sans que personne y prenne garde ? Parce que les pouvoirs publics n'attachaient aucun intérêt à la vie ou à la mort de ces « déclassés ».

Ces derniers jours, au Brésil, on a donc appris qu'il était possible de jeter les clochards dans un fleuve. Il y a quelques mois, au Pérou, de pauvres paysans affamés étaient tués parce qu'ils réclamaient du travail et du pain pour leurs enfants. En Orient et en Occident, on torture des noirs, des blancs et des jaunes, dont le seul crime est celui de prétendre à une vie meilleure, à un plus grand équilibre de la justice. Partout, le clochard et l'ouvrier sont à la peine et doivent se défendre contre la loi qui est en vigueur, soi-disant pour les protéger. On tue des hommes qui expriment leur colère contre le fascisme renaissant, on en torture d'autres — souvent jusqu'à la mort — parce qu'ils luttent pour la démocratie et la liberté, et, en tout état de cause, ce qui ressort de ces constatations est vraiment tragique : c'est toujours l'homme pauvre, modeste, honnête, simple et sincère qui est pris en chasse par les représentants de « l'ordre » et qui se voit appliquer, dans son aspect brutal et négatif, la loi qui devrait en faire un citoyen respecté dans sa personne et dans ses droits.

Cette fois-ci, il paraît que l'on va condamner les policiers du Brésil, mais ce dont il s'agit, est de se demander s'il existe un seul juge au monde capable de rendre la vie aux clochards. Il s'agit aussi, et par dessus tout, d'obtenir de la justice le respect de la vie du citoyen, non pas en fonction de la position qu'il occupe dans la société, mais seulement en tant qu'homme dont les droits, égaux pour eux, doivent lui permettre de ne pas tomber sous les coups redoublés de l'injustice.

A. TARRAGO

Paris, février 1963.

Correspondance du Maroc

En date du 10 janvier 1963, à Casablanca, dans la salle de conférences de la Fédération des Œuvres Laïques, une manifestation musicale insolite a eu lieu.

En effet, cette Fédération nous avait habitué à des manifestations culturelles et artistiques d'un riche éventail, allant même jusqu'à l'exaltation, au cours de quelques-unes, d'hommes éminents des Lettres et de l'Art reconnus pour leur antifranquisme et leur amour pour la Liberté. Telle fut la causerie consacrée l'année dernière à Antonio Machado, le grand poète espagnol mort en exil.

Notre surprise fut donc énorme lorsque nous avons appris, par les journaux de langue française de notre ville, qu'un quator à cordes venu de l'Espagne franquiste, de Madrid précisément, devait se présenter dans ladite salle.

Nos lecteurs pourront se dire qu'il n'y a là rien d'extraordinaire puisque c'est encore un des nombreux symptômes prouvant, si besoin est, le revirement de la politique du gouvernement français dont les ministres se sont empressés de rendre les visites que leurs collègues franquistes leur avaient faites peu de temps avant.

Ils pourraient aussi nous arguer que la séance avait un caractère purement artistique; et puis, ne « travaillons »-nous pas coude à coude, à l'U.N.E.S.C.O., l'Espagne fasciste, la France républicaine et soit-disant laïque, la Russie dictatoriale et l'Amérique, celle qui a une statue de la Liberté à New-York ?

Là, n'est pas la question. Il ne s'agit point d'une affaire politique ni même culturelle. Il s'agit tout court d'une question de principe, d'une question morale, car précisons-le tout de suite : le quator à cordes de Madrid a été présenté sous l'égide de la Mission Culturelle Espagnole au Maroc (franquiste, il va de soi) et sous la présidence effective du Ministre Consul général d'Espagne à Casablanca.

Or, si les membres de la Fédération des Œuvres Laïques de Casablanca sont (ou doivent être) dans leur for intérieur pour la liberté du peuple espagnol et non contre; si chacun d'entre eux, pour une question d'affinité morale, a pris position vis-à-vis du problème espagnol, comment peut-il se faire que collectivement ils fassent fi de scrupules sans nombre le jour où une manifestation franquiste (musicale, certes, mais franquiste puisque placée sous la présidence réelle du consul général du gouvernement de Franco) vient se produire dans leurs locaux ?

A-t-on manqué de courage pour refuser la salle à une « Mission » pseudo-culturelle qui, elle, a été assez effrontée pour la demander à un organisme non religieux, non politique et anti-fasciste ?

A-t-on jeté un voile sur les principes de la Fédération des Œuvres Laïques sous prétexte qu'il ne s'agissait que d'une séance artistique, purement et simplement, dépourvue de tout sens politique ? Le fait est là.

Nous voulons bien espérer que ce concert musical sera la première et la dernière manifestation franquiste qui se présentera dans cette salle où nous avons eu l'occasion de venir, soit en groupes soit individuellement, en témoignage de notre sympathie envers les intellectuels français libéraux. Laissons-leur le temps de réfléchir à la question et de constater que d'autres français et espagnols de Casablanca suivent de très près, sans y appartenir forcément, les activités de la Fédération des Œuvres Laïques de notre ville.

UN GROUPE DE LIBERTAIRES DE CASABLANCA

TRADITION D'HONNEUR

La France républicaine a toujours accueilli fraternellement les réfugiés politiques persécutés par des régimes de dictature. Pour ne citer que des exemples contemporains, notre pays a été, avant la dernière guerre, une terre d'asile pour les Italiens antifascistes, les Allemands et les Autrichiens victimes du nazisme, les Espagnols républicains.

La visite de M. Roger Frey au général Franco avait donc suscité une légitime émotion chez ceux qui tiennent cette tradition comme l'honneur de notre pays.

Ne prétendait-on pas que le ministre de l'intérieur, pour obtenir l'éloignement de certains activistes de l'O.A.S., devrait livrer au gouvernement de Madrid des réfugiés espagnols établis sur notre sol?

Un communiqué officieux a, heureusement, fait savoir que cette crainte n'était absolument pas fondée : il n'y aura pas d'échange et le statut des républicains espagnols en exil ne sera pas remis en cause.

Cette tradition s'imposait d'autant plus dans le cas des Espagnols, qu'une grand nombre d'entre eux ont participé avec courage, dans les rangs de la résistance, à la lutte contre l'occupant.

En outre, installés chez nous depuis près de trente ans, ils sont complètement assimilés, s'étant souvent mariés avec des Françaises et ayant des enfants français.

On ne sera cependant totalement rassuré que lorsqu'il sera officiellement précisé que les républicains espagnols ne seront jamais exposés aux représailles du gouvernement franquiste, directement ou indirectement.

Même si ces inquiétudes sont vaines, elles doivent être dissipées clairement.

Bernard LEFORT.
(De « PARIS-JOUR »)

COMMENTAIRES

DE LO INCONSISTENTE, a lo artificial y absurdo

Tres hechos, acaecidos casi simultáneamente en estas últimas semanas, han puesto a la España franquista en el primer plano de la actualidad política internacional, del que se hallaba alejada desde hace 24 años: El veto puesto a Inglaterra para incorporarse a la Comunidad Económica Europea, las discrepancias surgidas entre los miembros de la Comunidad Atlántica, en cuanto a las formas de cooperación entre sí y a la distribución estratégica de bases para armas nucleares y la solicitud, por parte del gobierno de Franco, de revisar ' tratado que tiene firmado con EE. UU. desde 1953. Los dos primeros acontecimientos tienen lugar en ocasión de la ya famosa conferencia de prensa del general de Gaulle el día 14 de enero; el segundo es anunciado oficialmente por el ministro de Turismo de Franco el día 25 de enero. ¿Pura coincidencia? Permítasenos que, dados los antecedentes que ilustran la acción del actor principal del último de estos acontecimientos, no creamos en tal eventualidad.

Digamos de inmediato que esa irrupción de la España franquista en el primer plano de la actualidad política internacional obedece a causas totalmente fortuítas. Fortuítas por cuanto las discrepancias surgidas entre miembros de la C.E.E. — a la que la España de Franco no pertenece — aparecen en el momento en que debe examinarse por aquella la solicitud de asociación que tiene formulada ésta. El portazo en las narices que el veto francés supone para Inglaterra ha alcanzado de rebote a la España franquista. Ello ha producido irritación mal contenida en los círculos oficiales de Madrid, pues el franquismo venía esforzándose desde hace tiempo por alinear y condicionar su economía en vista de asociarse al Mercado común. Si tal asociación no se produce o, si llega con retraso, todo el andamiaje montado a tal fin se viene abajo estrepitosamente, pues la eficacia de la política del Caudillo estaba condicionada a que dicho objetivo pudiera ser cubierto. De no serlo, la operación «Plan de Desarrollo» se saldará por un fracaso en toda la línea, pues, aplicada esa operación exclusivamente a efectos internos, tiene que ser forzosamente de resultados ruinosos y catastróficos. Fortuítas también, por cuanto las discrepancias surgidas entre miembros de la Comunidad Atlánica, han coincidido con la época en que podía solicitarse la revisión del tratado establecido entre Franco y los EE. UU. u optar, pura y simplemente, por su prorrogación.

El Caudillo de España «por la gracia de Dios», y por la fuerza de las bayonetas de los ejércitos de Hitler y Mussolini, no por la voluntad de los españoles, jugador de ventaja y aliado desleal desde larga fecha, no ha desperdiciado la ocasión y ha solicitado la revisión del tratado con los EE. UU. La coyuntura para especular con las discrepancias de los que se dicen amigos y considera presuntos aliados; para jugar, a un mismo tiempo, sobre varios tableros, guardar cartas en la bocamanga y bailar a todos los sones, como ha hecho desde que se dió cuenta de que Hitler, su «alter ego», tenía la partida perdida, no podía serle más favorable. De ahí la irrupción de la España franquista, en el primer plano de la actualidad política internacional, y de ahí también las maniobras que sus representantes oficiales están realizando actualmente en ese mismo plano. Veamos:

En lo que afecta a las discrepancias entre miembros de la Comunidad Económica Europea, Franco y su gobierno no se han limitado a esperar que dichas discrepancias fueran superadas por vía de entendimiento y su caso pudiera ser examinado normalmente. Nada de eso. Y aun a sabiendas de que el general de Gaulle es el mejor defensor que tiene la España franquista para asociarse al Mercado comn; aun a sabiendas de que es el mismo general de Gaulle quien ha puesto el veto a Inglaterra, impidiendo que se incorporara a la C.E.E. y contrariando, al mismo tiempo, los proyectos del Caudillo en la misma materia, destacan a Londres una importante delegación capitaneada por el propio ministro de Industria, encargada de negociar un plan de desarrollo industrial, cuyas líneas generales, según se declara, son bien conocidas en España. Como se ve, Franco juega aquí sobre dos tableros: en el Mercado común, apadrinado por Francia y Alemania, y en el de Inglaterra, a la que se han cerrado las puertas de aquél.

En lo que afecta a las dicrepancias surgidas entre miembros de la Comunidad Atlántica, Franco no se ha limitado tampoco a solicitar la revisión del tratado con EE.UU., sino que al mismo tiempo ha propiciado un acercamiento con Francia, tanto en el terreno de la cooperación militar como en el político, llegando incluso a hacer creer que de lo que se trataba era de constituir un eje Paris-Bonn-Madrid. De este modo, debió pensar Franco, ante el temor de que España pudiera alinearse hacia las concepciones de De Gaulle, que es quien se había enfrentado con las de Kennedy, los EE. UU. tendrán mayor interés en las bases militares que tienen enclavadas en territorio español y estarán dispuestos a hacer mayores concesiones a la España franquista. Tal es el sentido que hay que dar al interés que internacionalmente ha suscitado España en estos últimos días. En ese contexto hay que situar las idas y venidas de personajes oficiales de París a Madrid, de Madrid a Londres y de Washington a Madrid. Decir que tales visitas se deben a intercambios ya previstos desde largo tiempo, es puro pretexto.

A juzgar por las apariencias parecería cmo si a tenor de esta serie de hechos las posiciones franquistas salieran fortalecidas. No hay nada de eso. Las posiciones de la España franquista, que eran inconsistentes hasta aquí, son ahora, además de inconsistentes, artificiales y absurdas. Para nadie es un secreto que lo que al franquismo interesa es asociarse a la C.E.E.; no otra cosa. Entonces las especulaciones a que se entrega mediante su misión a Inglaterra, suenan a vacío, porque Franco no ignora que la Europa económica no podrá construirse ms que con la participación de Inglaterra y con la cooperación de EE. UU.

Jugando sobre esos dos tableros a un mismo tiempo, Franco arriesga el perder la confianza de quienes le apoyan, sin lograr conquistar la de quienes le rechazan. Se sabe, igualmente, que lo que al franquismo interesa es renovar, sacando la mayor ventaja, el tratado con Norteamérica. Los proyectos de cooperación militar con Francia y la eventual creación de un eje París-Bonn-Madrid, es algo completamente artificial y absurdo, que no sirve más que como simple motivo de especulación para obtener mayor precio del alquiler de bases a EE.UU.

Sabe todo el mundo, y Franco no debe ignorarlo, que los elementos determinantes para preservar la paz o para declarar la guerra, así como para orientar la política y la economía, de casi todo el mundo, son Washington y Moscú. En tal caso, sólo una acción encaminada a ejercer presión sobre el uno y el otro bloque, apoyándose en el de los llamados neutros, puede ser eficaz. Querer apoyarse en algunos de los países pertenecientes a la Comunidad Atlántica, para intentar salir de la situación en que se encuentra es, además de desleal, porque implica atizar las discrepancias surgidas entre aliados, con los que se quiere ser aliado, totalmente artificioso y absurdo. Paris, Bonn y Londres cuentan poco en el contexto general; y Madrid cuenta infinitamente menos.

Las distintas posiciones marcadas en esta ocasión por la prensa franquista — toda ella teleguiada, pese a todo, por Fraga Iribarne — confirman plenamente nuestra tesis. Mientras «Ya» se muestra partidario de la constitución del eje Paris-Bonn-Madrid, «ABC» considera «que las discrepancias entre aliados implican graves riesgos para Francia, para Europa y para el mundo libre, por lo que España debe buscar la amistad de Alemania, de la Gran Bretaña y de todos los países europeos», y, «La Wanguardia», concluye «que es muy difícil, por no decir impracticable, un acuerdo entre España y Francia, en cuanto a la cesión a ésta de posiciones en el Mediterráneo español, y que tampoco es probable que los alemanes occidentales se decidan a cambiar «los cien pájaros en mano» que represanta la fuerza nuclear norteamericana, por el «uno volando» de una futura, eventual, y debilísima fuerza nuclear francesa».

Esa posición que, con evidente lógica, se atribuye a la Alemania occidental, debe ser también válida para la España franquista. Con la sola diferencia de que Alemania occidental puede contar — y cuenta — con los «cien pájaros en mano» que suponen la fuerza nuclear de Norteamérica, mientras que la España de Franco es ya más problemático el que pueda contar con el mismo apoyo. A conseguirlo es a lo que tienden todos esos movimientos pendulares, de tira y afloja, de bailar a todos los sones, que el Caudilo ha reanudado de forma espectacular estos últimos días, en lo concerniente a política internacional. Pero podría ocurrirle que, queriendo especular con todo y con todos, que intentando jugar y ganar a todas las bazas, le ocurriera lo que a aquel arriero, que a fuerza de especular con el asno y con su carga de manzanas, se quedó sin burro y sin manzanas.

Por eso decimos que la posición franquista es inconsistente; que debiera ser más consistente, dada su desvergüenza, si vergüenza hubiera en el mundo, pues en realidad tal posición se asemeja mucho a un triángulo isóceles que no se apoya sobre ninguna de sus bases posibles, sino que lo hace sobre su cúspide, bamboleándose sin cesar hacia uno y otro lado, sin jamás cambiar de lugar. Ese equilibrio puede sostenerse cierto tiempo, pero finalmente la caída es fatal que se produzca. Y el régimen vertical de Franco caerá, quizá más pronto de lo que se cree, verticalmente también. Veamos por qué:

La división del mundo en dos bloques de influencia enfrentados entre sí, está perdiendo vigencia. Los dos colosos que han dominado y dominan, al uno y al otro bloque, caminan, en sentido convergente, hacia una síntesis. Posiblemente, los hechos que hemos comentado no son sino reacciones naturales contra esa orientación que nos parece irreversible. Por eso, la pretensión de Franco, según la cual su régimen está con 25 años de anticipo sobre los demás países de occidente en la llamada lucha contra el comunismo, es hija de una concepción caduca que marcha en sentido inverso al curso de los acontecimientos y de una posición artificial y absurda.

Lo que tiene vigencia, lo que es presumible, si la lógica y la razón sirven para algo, es que los hechos que venimos comentando y que tanto revuelo han producido, impliquen el inicio inmediato de ciertos alineamientos generales, no en dos sentidos opuestos, sino en uno sólo, como también es de presumir que esos alineamientos no podrán producirse sobre las tesis fascistas y totalitarias que representa Franco, sino sobre los ideales de democracia, de libertad y de justicia social. De ahí que concluyamos que siendo el régimen de Franco, por naturaleza, incapaz de adaptarse a alineamientos de ese género, es incuestionable que debe desaparecer. Es, pues, indispensable derribarlo y cuanto antes mejor. La oposición antifascista, tiene en este caso la palabra, pues es a ella a quien compete, en primer término, la tarea de promover y precipitar tan feliz acontecimiento.

J. BORRAZ

Toulouse, febrero 1963.

Marginales

Cinco segundos ante "La Gioconda"

Estamos acostumbrados a topar en los periódicos con noticias informativas en torno a los viajes, entrevistas, o declaraciones de los «grandes», medianos, o pequeños, que mueven la tramoya de lo político y económico del mundo entero. Es lo que más abunda, bien lo sabemos, en la prensa. Y bien: tomándolo con cierta flema, o despertando nuestra imaginación, en puridad no hace más que confirmar el fundado escepticismo al respecto del valor social, humano, de todo ello. De ahí que, por lo que tiene de singular, de faro, resulta agradable leer, bien que ello se da de tarde en tarde, referencias que aún y con todo el referirse al «mundo oficial», aluden al Arte, afectan a la Cultura, así, puestos con mayúsculas. Características que no debemos echarlo en olvido, están muy por encima de encasillados nacionalistas y de clase.

Habló recientemente la prensa del envío de «La Gioconda», la más ponderada joya artística del Louvre, de París, a los Estados Unidos. Se hizo mención de su exhibición en la National Gallery, de Washington; y se transcribieron los discursos de Malraux y Kennedy en el acto «solemne» de la presentación del cuadro famoso al público norteamericano..

Por supuesto, en André Malraux no podía interesarnos su carácter representativo, en tanto que ministro, en tanto que miembro del Estado francés. Preferimos el Malraux escritor de fibra, el antifascista de «L'Espoir»; el ferviente enamorado del Arte, como lo evidenció en sus obras: «Les Voix du Silence», «Le Musée imaginaire», y sus estudios en torno a Leonardo de Vinci y referentes a Vermeer. Pronunció Malraux unas palabras saturadas de un hondo significado espiritual, en relación con el Arte. Evidentemente, vale la pena recordarlas dejando de lado aquellas expresiones en tono de halago en que quiso reflejar el afecto existente entre Francia y Norteamérica. ¡Cosas de la política!

Manifestó André Malraux que la antigüedad, que buscó resucitar Leonardo de Vinci en diversas de sus obras, estaba determinada por el propósito de llegar a la idealización de las formas. Las estatuas antiguas carecían de expresión en la mirada; constituían como un pueblo sin alma. Leonardo consiguió reflejar con la sonrisa femenina esa superada idealización que la Grecia anhelaba. Afirmó, refiriéndose al retrato de Mona Lisa, inmortalizado con el nombre de «La Gioconda», que «la mortal con mirada divina triunfó de las diosas, carentes del sublime don de la mirada». Agregó que obtuvo Leonardo de Vinci, con la Gioconda, lo que Goethe denominó: «el eterno femenino». De Kennedy cabe subrayar el que, en su respuesta a Malraux, manifestara que Leonardo de Vinci encarna los ideales de la democracia y la libertad.

Comunicábale la Agencia Reuter, desde Washington, a «Le Monde», de Paris, que, en uno de los primeros días de la exposición desfilaron en la National Gallery, ante «La Gioconda», más de doce mil personas. Puntualizaba que cada visitante disponía de un promedio de cinco segundo para detenerse frente a la celebrada obra maestra. Posiblemente, no pocos de quienes han contemplado el famoso cuadro lo han hecho atraídos por la «reclame» inserta en el periódico que suelen leer. Carentes de sensibilidad para captar lo que en sí es la Belleza; ajenos a las maravillas que encierra la Pintura, habrán visto por primera vez el rostro de Mona Lisa. Y como esos prosaicos tenderos, u hombres de negocios, que, en plan turístico, visitan museos, presencian obras de realce arquitectónico o bien pasajes y lo consideran estimable porque el guía les ha dicho que merece admiración; así habrán admirado algunos el cuadro famoso.

Aquel cuya sensibilidad es susceptible de vibrar ante la belleza que refleja, pongamos por caso, el arte pictórico, la misma emoción le producirá el contemplar una copia bien hecha, o una esmerada reproducción, que el admirar el cuadro original. Uno ha visitado museos, contemplando no pocas de las obras maestras de la Pintura. Y bien: la satisfacción de admirar, en el original, obras de los pintores preferidos: Leonardo de Vinci, El Greco, Vermeer, Rembrandt, Goya, Velázquez, Frans Hals, Pieter de Hooch, Rubens, Delacroix, Van Gogh, Renoir, etc., no ha ido mucho más allá de la idea que tenía ya formada de los cuadros admirados, habiendo visto antes las reproducciones, De ahí que, al contemplar en el Rijksmuseum, de Amsterdam, el célebre cuadro de Rembrandt: «Ronda de noche», que llena un lado de pared del espacioso salón en que está situado, no fué más atrayente a mi sensibilidad que cuando adquirí, en una de mis visitas al Louvre, una hermosa reproducción, en postal, de la obra citada.

No pocos veces, en París, visitando el Museo del Louvre, he pasado ante el retrato de Mona Lisa. Entre mis cartulinas, con bien litografiadas reproducciones de cuadros, tengo dos o tres de «La Gioconda». No se cansa uno de contemplar ese rostro de mujer en el que Leonardo de Vinci acertó a simbolizar de un modo genial lo que en sí es la Belleza: Frente espaciosa, «ojos claros, serenos», podríamos decir, como expresa el conocido madrigal de Gutierrez de Cetina. Luego la sonrisa a la que tantas interpretaciones se le han dado, formando un conjunto de armonía tal que diríase no es posible imaginar un más allá. Enamorado de su obra, no quiso Leonardo desprenderse del retrato de Mona Lisa, la esposa de Francesco del Giocondo, que quedó inmortalizada en la tela con el nombre de «La Gioconda».

Ortega y Gasset, refiriéndose al gran artista y humanista italiano, dice de Leonardo de Vinci que fué «el más típico representante de aquel universalismo del primer Renacimiento». He ahí como, de un modo espiritual, define Ortega y Gasset a «La Gioconda», como «el alma de Leonardo»:

«¿Qué no ha anticipado este vidente en geología y en física, en mecánica, en astronomía, en el arte de la guerra, en la aerostación, en la botánica, en fisiología? Tuvo pocos amigos: solía vivir retirado, en compañía de dos o tres discípulos, llevando cuidadosamente las cuentas de su economía. Frío para con sus congéneres, sentía el amor panteista hacia todo lo animado; no comía carne alguna y se enojaba si veía a alguien maltratar a un ser vivo. Cuando pasaba por el mercado, compraba los pájaros enjaulados y les daba libertad. Todo lo intentó, todo lo quiso, lo que podía y lo que no podía. Y le quedaba un desencanto melancólico que luego inyectaba en los labios de sus figuras, como en «La Gioconda»; todos sus semblantes sonríen para no llorar, sonríen de hastío y descontento, sonríen para no acabar de morir. Porque una manera de muerte es para «La Gioconda» — el alma de Leonardo — vivir sólo como una parte del mundo y no poder abarcar el temblor inagotable de la vida universal.»

Respetable el original criterio de Ortega, como el de Goethe, viendo en la fisonomía de «La Gioconda» el sentir del «eterno femenino». Mas, por encima de todo, tal vez podamos definir a la

(Suite en page 6.)

REPORTAGES

Del momento Periodismo y diplomacia franquista en Marruecos

La situación política del franquismo en Marruecos, después que este país asumió su independencia, se ha hecho, de día en día, más crítica, pese a la raigambre que lo musulmán tiene injertado en las costumbres, en los usos y en la literatura y en las ciencias hispanas.

De nada le ha valido a España cerca de medio siglo de entronización en la Zona Norte del Maghreb. Dentro de una década, a lo sumo, se habrán perdido, seguramente, todos los vestigios de ese dominio, ya que, tanto en la cultura como en la convivencia ciudadana, la supremacia gala dará al traste con todos los sacrificios que en nombre del pueblo español, se derrocharon en estas tierras cuyos campos están, por doquiera, regados de la sangre generosa de la juventud española.

Tampoco asimilando los recuerdos arquitectónicos de Granada, Córdoba y Sevilla, haciendo parangón, más que literariamente con la Torre Hassan de la metrópoli rabati y las leyendas de la Koutobia y otras similares. Todo ello, con ser de incalculable valor histórico y de fuerte entronque artístico y cultural, quedará reducido a la nada, por obra y gracia de la política caudillal.

El periodismo marroquí-español queda reducido a la edición de un diario matutino y otro vespertino, ambos propiedad de la empresa instituida en Marruecos por el conde de Godó, antiguo propietario del «Diario Universal», barcelonés, ya extinto, y hoy propietaria de los diarios «España», de Tanger y «Diario de Africa», de Tetuán. La profusión de semanarios, más o menos liberales, que se editaron después que los aliados se restituyeron del precario dominio falangista ejercido en la Zona, antaño internacional, han desaparecido.

Pero, todo ello corre parejas, con la actuación diplomática de Franco en estas tierras maghrebinas. La prensa actualmente existente en Marruecos —la española, por supuesto— se edita al dictado de los intereses del movimiento nacionalsindicalista, que no a los de la cada vez más escasa colonia española.

Franco siempre ha aliado «su prensa» marroquí a la diplomacia ejercida y a ejercer.

Cuando esta crónica vea la luz pública, ya se habrá entronizado en la embajada española de Rabat, el preclaro periodista Manuel Aznar, que accede a este puesto, tras haber dirigido «La Vanguardia» de Barcelona.

De tan elevado personaje, se conocen sus principios republicanos en los periódicos del Consorcio atunero, que se editaban en Madrid. Pero, al advenimiento del franquismo, fué muy bien aprovechado por el Caudillo para la acción diplomática. Hombre ya acostumbrado a servir a «su amo» con una fidelidad asombrosa, ha tenido, hasta hoy, el mejor pago a que puede aspirar un «endiosado». De simples cronista y mal articulista, ascendió a la diplomacia y ejerció en el reinado peronista. Sus méritos han estado siempre a la altura de las necesidades franquistas. Pertenece al triunvirato de los hermanos Aparicio, y es con ellos la vanguardia periodística y diplomática del Movimiento.

Nosotros vemos, en este mensajero de Franco, el fracaso de la misión encomendada à Muñoz Grandes, del cual y de su «gloriosa» visita a Marruecos, ya nadie se acuerda, creemos que incluso en las esferas de la política del Pardo.

En Marruecos ya se halla diezmada la entonces abundante colonia hispana. Las medidas «proteccionistas» de Franco a sus subditos, llevándoles a la Península y al extrajero con promesas alentadoras, ha hecho levantar vuelo a millares de familias arraigadas en estas tierras desde hace mucho, las cuales, en su mayoría, muestran su arrepentimiento en no pocas epistolas aqui recibidas.

Quedan, pues, en los intereses hispanos en tierras del Maghreb muy poco que defender y por ello no sabemos cual será la misión de que viene incumbido tan ilustre ciudadano. Si a los intereses hispanos se reporta, poco, muy poco tendrá que hacer. Si a los intereses particulares, puede que mucho.

Manuel Aznar, periodista y diplomático, es un «enchufista» de último cuño. Es Presidente del Consejo Superior de Prensa y deja entregado a las Cortes de Franco un anteproyecto del «Estatuto del Periodista»; toma parte en Consejo de Administración de los diarios que se publican en Marruecos, los cuales, a buen seguro, estrenarán la tónica por él ejercida en la ciudad condal.

No sería de extrañar, pues, que seguida la tónica de represión que se cierne sobre lo «granado» del exilio y que hemos visto publicado en el «Daily Telegraphe», londinense del 31 del mes de Enero, sea idéntica la labor encomendada al nuevo representante franquista en Marruecos.

Alerta, pues, y aguardemos los acontecimientos que, de seguro, no se harán esperar, tanto más que, en nuestros días, ya Africa no empieza en los Pirineos, más sí en las cuatro fronteras que cierran al país galo.

Marruecos, febrero 1963.

José DACK.

Una visita a «Pueblo» de Madrid de 5 febrero 1963

¡QUIEN DA MAS!

En primera página y a seis columnas: «Máxima expectación por las posibilidades internacionales españolas». Subtítulo: «Todas las cartas en la mano». Fotografía de mesa rectangular con trece personajes (mal número). Pie de la fotografía:

«El vicepresidente del gobierno, capitán general Muñoz Grandes y el jefe del Estado Mayor francés, general Ailleret, en la apertura de las conversaciones militares hispano francesas». (Foto Cifra).

Más abajo otra fotografía, también de «Cifra». En esta solo aparecen siete personajes. Leyenda: «El ministro de Industria, Don Gregorio López Bravo con el presidente de la Board of Trade, Mr. Frederick Erroll, y otras personalidades españolas e inglesas, durante la reunión celebrada en Londres».

Y terminando la primera página con una pequeña noticia: «Diplomáticos de la O.N.U. señalan «es posible que Kennedy visite España esta primavera».

En segunda página: «Le Monde» lo asegura: Ailleret tratará de las siguientes cuestiones en España: bases francesas en las Canarias y cooperación franco-española en la defensa aérea.

Otra página y a grandes titulares a lo ancho de la misma: «España será un magnífico mercado en el que encontrarán grandes oportunidades otras naciones». «Los españoles se disponen a poner todo de su parte para que el próximo milagro europeo tenga lugar en la vieja piel de toro». «Discurso del ministro español de Industria en el Hispanic Council y en la Federación de Industrias Británicas»..

Otra: «El buen camino es el que sirve para la perfección de la amistad entre España y Marruecos»: Declaración de Aznar a su llegada a Tánger.

Y en otra página: «Los microbios contraatacan: la tuberculosis». A este tema está dedicada toda la página.

Más lejos: «Otto Skorzeny, el hombre que rescaté a Mussolini. Austria estudia su extradición».

Página ocho: «La mayor fuerza disuasoria del mundo contra una posible agresión: «POLARIS», escudo de Occidente». Toda la página está dedicada a estudiar este tema y la adorna tres fotografías en disparo de «Polaris» en distinta posición.

Página 15: «Madrid, ciudad. No han cumplido con su deber»... los edificios oficiales, ya muy entrado el día de ayer, no habían retirado la manta de nieve de sus correspondientes aceras, registrándose numerosas caídas, a cargo de los propios funcionarios que salían y entraban de las oficinas...»

Y volvemos página: «Nota de la entidad filial del Banco Mundial, la cooperación financiera internacional» «Creación de un nuevo Banco Industrial por el Banco Español de Crédito». (Banesco.

Otra: artículo discreto a dos columnas: «Política U.S.A. Establecer «Polaris» en Europa. España puede figurar destacadamente».

En tercera página:: «No estamos...» artículo reproducido de la revista universitaria «24».

En la misma: «El crédito mutualista a las pequeñas empresas», artículo firmado por Fernando Fugardo, procurador obrero en Cortes».

Y una más: «Acción policíaca», relato de Hernández Castanedo.

Y vamos por la penúltima: «Estados Unidos y Francia se disputan la amistad de España. El plan De Gaulle da nueva importancia a las negociaciones U.S.A.-España sobre bases». Artículo discretísimo. Apenas se le vé entre anuncios de «tejidos».

Y para terminar. Espectáculos: «LOS GUERRILLEROS», estreno en el Cinema Paz...

Textos recogidos por

ABEL PAZ

BUSCA, BUSCANDO

LO QUE TODAVIA DICEN DE FRANCO Y DE LOS ROJOS

El periodista Raymond Cartier, en un libro titulado **Les 19 Europes,** refiriéndose a la guerra civil, dice:

«Los bascos, ultracatólicos, hicieron la guerra al lado de los **rojos,** quienes ostentaban en los ojales de las solapas **orejas de cura».**

Y, a propósito de Franco, afirma:

«La exactitud católica de Franco es muy minuciosa. Cada noche, antes de retirarse a la alcoba, el Caudillo y su es posa se arrodillan y rezan devotamente el rosario. Franco añade la siguiente oración: **«Señor, que me habéis confiado España, no me retiréis vuestra gracia plenamente católica.»**

Y antes de dormir — hacia las dos de la madrugada — el Caudillo lee papeles importantes o un libro piadoso.

(A creer que el escritor ha sido fámulo íntimo de Franco).

» La mano de Santa Teresa de Avila reposa sobre la mesa (dentro está el orinal) encerrada en un relicario de plata. Esta mano fué robada por un rojo, pero fué reencontrada y confiada a Franco, quien durante la guerra encontró en ella sus inspiraciones militares, haciéndola el homenaje de sus victorias, y ha quedado como el objeto especial de su devoción.

» La mano de la más mística de las santas españolas no ha cesado de guiar al hombre positivo y predestinado.»

¡Pobre Teresa de Avila! Hacerla pasar, ¡a Ella!, por directora y cómplice de los horrores de una guerra civil!

Suerte tiene Franco que la mano (si es de ella) la tiene encerrada dentro de una caja...

SE REPITE LA HISTORIA

El último rey godo, Rodrigo, murió en la batalla del río Guadalete, que perdieron los godos contra los árabes, los cuales estaban mandados por los **traidores,** el obispo Opas y el noble D. Julián. Ya entonces la Iglesia y la nobleza aprovecharon los moros contra sus compatriotas.

¡Y ello ocurrió el **19 de julio** del año 711!

Serafi ROIG

Desde París

La Política de la Hipocresía

Nada pasará : « Jamás ha sido cuestión de modificar la política secular de mi país, inaugurada en las memorables jornadas de la Revolución, hemos sido y continuaremos siendo los acogedores de los hombres perseguidos por delito de opinion ».

Estas palabras, que son de mi cosecha, son las que más o menos ha pronunciado un alto personaje de la política. Si bien no calmaron los justos reproches del periodista que le había dirigido la pregunta, ellas pueden servir para la galería, para el pueblo, justamente alarmado de las visitas, cabildeos y quizas promesas efectuadas en Madrid, a personajes de un régimen del que se puede esperar todo. (El pasado y el actual mantenimiento en las cárceles de miles de personas nos lo confirma).

¿ Nada pasará ? Así lo esperamos, Sr. Ministro ! No obstante, permita que le recuerde que de día en dia las facilidades que de todos los tiempos gozaban los núcleos de exilados extranjeros, se van acortando. De la mueca extraña con que se recibiá al refugiado, se pasa ya a las molestias administrativas, a las residencias forzadas por delito de opinión, y mañana quizás de esta libertad que gozamos, el bienestar que sentimos después de 24 años de confundirnos con esta tierra, con sus habitantes, con su lengua, con su cultura, sufriendo si sufren, gozando si gozan, nos sea arrebatada. Si eso llega, podremos decirlo a Vd., Sr. Ministro, que su política es la de la hipocresía.

Jep D'ARANES.

Cartas a la Redacción

Estimada compañera:

Te mando este recorte del semanario socialista «Weekly People», para que veais la vida regalada que llevan algunos líderes obreros de este país. Te traduzco la noticia que va marcada con un círculo rojo, y deseo que te fijes en la que subrayo con tinta roja:

DERRAME DE LAGRIMAS DE UN FAKIRO (FARAON) OBRERO Y SUS HISTORIAS DE FRACASOS

La revista «Time» del 18 de enero imprimió una foto de James C. Petrillo, soplándose las narices. «Newsweeek», del 21 de enero, le pinta limpiándose una lágrima del ojo izquierdo. Varios periódicos han publicado cuadros, mostrando a Jorge Jessel derramando lágrimas y consolando a Petrillo, que acaba de ser oficialmente reemplazado como «boss» (amo o capataz) de la Local 10 de la Federación de Músicos de Chicago. Como jefe de **la local, Petrillo recibía 26.000 dólares al año.** Como un **«labor faker»** (faraón sindical), retirado, **recibirá un salario de 10.000 dólares, una pensión de 10.000, más una cuenta de gastos de 3.000 y el uso de un Cadillac con chófer.** Su «gran servicio», como el más grande faraón sindical y amo de la A.F.M. (Federación Americana de Músicos) fué el librar una perdida acción de retaguardia, en la cual fueron ganadas unas migajas («peanuts». Cacahuetes en español, que, en este caso, quiere decir «migajas») para unos relativamente pocos músicos organizados, mientras miles y miles de otros eran expulsados de sus trabajos, y los pocos que fueron capaces de permanecer en sus puestos fueron explotados, a través de registros de varias clases, a una tarifa fantástica.

★

Hasta aquí lo dicho en el recorte. Ahora, en vista de los capitales que reciben estos faraones por «sus servicios», ¿qué pueden esperar los obreros, los verdaderamente obreros del mundo, cuando piden solidaridad proletaria internacional? Y por si no lo supieras, ya que «Weekly People» no hace mención aquí, el «hermano» (en el lenguaje sindical de por acá, en vez de compañero, se dice hermano) Petrillo mientras estuvo al frente de la Federación Americana de Músicos era retribuído con 40.000 dólares anuales. ¡Casi nada!

Bueno, Federica: ¡Salud!

C. de la MONTAÑA

A bas les vieux !

(Suite de la page 8.)

passé et des autorités défaillantes, les libertés irrésistibles de l'avenir éternel, comme elles font renaître des décrépitudes de la répugnante vieillesse la pureté liliale et fragile de l'immortelle jeunesse.

. . . . . .

Je me hâte d'ajouter, pour les personnes ombrageuses et susceptibles, qu'il est des vieux toujours jeunes et des jeunes toujours vieux.

Ce qui ne m'empêche pas de conclure :

A bas l'autorité!
A bas le Passé!
A bas les vieux!
Vive la Liberté!
Vive le Présent!
Vivent les jeunes!

LEJEUNE.

(De la « Revue Anarchiste Française », N° 2, du mois de février 1922.)

Ce texte a quarante et un ans. Son auteur, s'il vit encore, doit avoir au moins l'âge du siècle. — N.D.L.R.

Fumar es un vicio del que no nos privamos. La solidaridad, por el contrario, es una virtud que con frecuencia olvidamos.

COLLABORATION

Comentario

« Operación Patria »

AUNQUE son innumerables los temas que la actualidad nos ofrece para discurrir acerca de ellos, en lo que a mi respecta — sin que ello equivalga a sacudirme las pulgas, como suele decirse, de los que tanto afectan al conjunto de seres que poblamos nuestro desquiciado universo —, no puedo substraerme al impulso de conceder preferente atención a los que tocan de cerca a la España de hoy, a riesgo de venir a dar en el feísimo vicio de «cada uno arrima el ascua de su sardina». Defecto éste tan del género humano que perduraría invariablemente, aun cuando al mundo se le volviera tal si fuese un calcetín, a menos que al individuo se le funda de nuevo con mejor material del que está hecho. Pero como para desdicha de todos somos barro, que ni tan siquiera sirve para bodoques, velay que el mundo de los humanos sea un mero barrizal que atufa.

Por consiguiente, como los temas relacionados con España son los que más me absorben el seso, si ustedes lo juzgan bien, les invito a concentrar nuestra atención sobre el que nos ofrece el comentario aparecido en «Madrid», del 2 de enero último, al mensaje de fin de año del Caudillo, el cual hincha, hasta acercarse al reventón, la singular «inspiración» y «sabias verdades» del mismo, alumbradas por la fecunda substancia gris del «varón» que ha puesto a la nación española en los más altos picachos de la «prosperidad», en «beneficio», particularmente, de la población obrera. Cosa ésta que no admite dudas, por estar ante las narices del más topo, pues hasta los ciegos que no lo ven, lo palpan.

Y si no, veamos: ¿Quiénes, con buenas facultades mentales y vista de lince, pueden desmentir que «Todo mensaje navideño del Generalísimo Franco se halla signado con la impronta de lo social»?, pues «nadie», ¡qué caray! Porque «la impronta» rebosa «una normativa de preocupación tan intensa en favor de las clases laborales», que a ella se debe que el Caudillo «señalara en sesenta pesetas el salario base mínimo del peón no especializado. ¿Que por qué Su Excelencia no alumbró antes tamañita impronta?, ¡ah!, porque ninguno como D. Paco sabe elegir el momento preciso para que las cosas caudillales resulten cabales, de lo que muchos no se dan cuenta, por no alcanzar a comprender la formidable «clarividencia» del Generalísimo en la aplicación de su política «providencial». De ahí que «el arranque de las palabras de Franco supone los cimientos de una saneada política del trabajador», «De la política, como arte del bien común, depende el bienestar moral y material de la familia, dijo el Caudillo». Y como esa «saneada política del trabajador» es la que «más» brilla en el firmamento franquista, «es consolador... observar la conciencia colectiva creada por esa continuada doctrina del Movimiento», de la que «El sentido vertical de los Sindicatos... ha tenido buena parte en dicha saneada evolución», pues «Por fortuna, el concepto de Empresa en España ha sufrido una profunda transformación, de acuerdo con la doctrina social de la Iglesia, que, en definitiva, es la de nuestras mejores tradiciones hispanas». Por eso, «En la Ley de Dios — ha dicho Franco en su mensaje de fin de año — encuentra la justicia social su mejor base.»

Evidentemente, muy a pesar de cuanto dicen los «despechaos», teniendo en cuenta que 26 años de «mandoneo» único no son nada para la gran faena de transformar España en un cachito de cielo, con angelitos y «tó», sobre la Tierra, lo hecho, en tan «brevísimos años, es, a todas luces, archisobrado para que la gran familia trabajadora hispana se sienta «satisfechísima» con la «Ley de Dios», como base de la justicia social. Cuya Ley, por servir de guía al Caudillo en todas las lides de su política, también vuelca sobre el «manejador» del Movimiento Nacional las más calurosas lisonjas y ayudas de los Jefes de Estado y Gobiernos de las más importantes democracias del orbe, para que el Generalísimo siga su gran «obra» transformadora de España, con igual desenfado a como lo hicieron, años ha, sus compadres Adolfito y Benitín, para facilitar a don Paco y a sus «nacionales» la victoria militar, a costa del despanzurramiento de la democracia española; como resultado de aquella «inocentona» frase pronunciada por Roosevelt, hoy fenecido y casi olvidado», «nos hemos equivocado», error corregido y aumentado por sus sucesores. (Por cierto que, según se rumorea, el Presidente Kennedy, en su proyectado viaje a Europa, piensa detenerse en Madrid para ver la jeta a don Paco y charlar un ratito con él. Lo cual bien puede ser lo que ha inducido al semanario italiano «Il Borghese» a escribir, que «España se convertirá en el más eficaz aliado de Washington», agregando: «España es el único país del mundo en el que los comunistas, después de haber conquistado el Poder, fueron arrojados de él. Ni siquiera en Cuba ha ocurrido eso. Kennedy ha obligado a Kruschev a llevarse... las bases de cohetes, pero el régimen comunista de Fidel Castro se ha salvado»).

Y pues «los emigrantes no están al corriente de la actualidad», los «Peregrinos de la Caridad» echaron mano de la «Operación Patria» y fueron con ella a Francfort, a dar a conocer el mensaje de fin de año del Caudillo a los españoles que trabajan en esa localidad alemana, a fin de «romper el hielo del emigrante», para que no pierda «en ningún momento el pulso de la Patria». Pues «Es triste —dice el cronista— que reciban noticias nuestras a través de Radio Praga.»

Mas como «una de las preguntas que más nos hacían los compatriotas era: «¿Es cierto que Franco... ha dicho que se van a subir los salarios?». Pregunta tan en razón de quienes hubieron de salir de España bufando como los gatos cuando se les pisa el rabo, que atragantándosele al cronista le hizo escribir: «Es una pena... Habrá que buscar una solución rápida... si no queremos que cuando estas aves de paso vuelvan a su nido y tengan que soportar el cambio brusco de unos niveles de vida completamente distintos se conviertan, si no en enemigos, por lo menos en indiferentes, lo que sería dramático.»

No me digan ustedes, amigos lectores, que don Paco no tiene motivos para ufanarse de su obra, cuando tantos intereses extranjeros mariposean a su alrededor rifándoselo.

Salvador INIESTA

En mi comentario, «Un machote linotipista», aparecido en el número 58 de «ESPOIR», escribí **«...captar la esencia de las imágenes oníricas»**, por ser adjetivo derivado del substantivo ONIROMANCIA, relativo a la adivinación supersticiosa por medio de la interpretación de los sueños, el cual adjetivo aparece sustituído, quizá por una indebida interpretación del contexto de la frase, por el de **«empíricas»**, relativo al denominativo EMPIRISMO, que significa cosa distinta,, por lo cual, el sentido justo de la frase escrita en principio queda sin hilación correcta, en desmerecimiento de este pobre comentarista, que, aún no muy versado en letras, sabe un poquito de ellas.

L E E D :

« TIPOS ESPAÑOLES »

de Felipe ALAIZ

Panorama de la política, del arte, de la literatura de España, visto por el espíritu cáustico del mejor de los escritores españoles contemporáneos. 5,00 F.

Pedidos: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

CIENCIA Y GOBIERNO

«Ciencia y Gobierno» es el título de un libro —resumen de lecturas dadas en la Universidad Harward— escrito por el científico y autor inglés de renombre universal C. P. Snow, y publicado en 1960-1961 por los Amigos del Harward College.

El palpitante y dramático tema que Snow proyecta en esta corta, pero concienzuda, profunda y brutalmente realista obra, hace reflexionar ante las perspectivas que el panorama actual de la sociedad presenta, en el que el papel desarrollado por la ciencia está tomando proporciones más que alarmantes.

Su narración es basada en hechos históricos vividos antes, durante y después de la última guerra mundial, la contribución de los científicos en el triunfo contra Alemania, la rivalidad de éstos para ganarse la confianza y los favores de los altos personajes del gobierno y, en fin, la euforia del secreto y del maquinismo que se apodera de los hombres de Estado; hombres cuya fatuidod les induce a tomar decisiones de importancia capital para naciones enteras y hasta para la humanidad en general, sin tener las mínimas nociones de las consecuencias, ni del alcance de las mismas. El caso del presidente Truman, por ejemplo; cuya borrachera de fuerza y estupidez, después de los sucesos de Hiroshima y Nagasaki, le hicieron prometer al mundo la paz eterna, porque Estados Unidos poseía el arma más terrible nunca conocida y que ninguna otra nación podría jamás inventar, es prueba de esta euforia que Snow llama «gadgetry».

La historia de los dos físicos, Tizard y Lindemann, consejeros personales de Churchill, y la forma fría, matemática y cruel con que el último de ellos calcula la derrota de Alemania, por medio de intensos bombardeos dirigidos a los barrios obreros de todas las ciudades de más de 50 mil habitantes, hacen estremecer el corazón a cualquier hombre que posea un mínimo de humanismo en su ser.

Snow, hombre científico, pero persona sensata ante todo, trata de subsanar estos terribles males sociales y en sus arranques de franqueza, no puede por menos de identificarse en parte con los principios anarquistas.

Dice: «Las soluciones ideales, todos las conocemos. Primero, terminaremos con la euforia maníaca del secreto, cuando hayamos abolido los Estados y acabaremos con la ignorancia, cuando los políticos sean hombres, sino expertos científicos, al menos no iletrados en ciencia.»

Aqui Snow vuelve de nuevo al tema tratado en su libro anterior, «Las Dos Culturas», en el que incita a científicos y literarios humanistas a conocerse mútuamente mejor, por el bien del género humano.

Este hombre, inteligentísimo, por supuesto, conoce la potente raigambre que el Estado tiene en nuestra sociedad. Sabe también que su desaparición no es próxima y como carece del convencimiento idealista que le impulse a enfrentarse, confórmase a vivir agasajado, disfrutando las prerrogativas que los gobiernos conceden a los hombres científicos de su talla.

Nosotros, que en el pasado habíamos puesto fé ciega en la ciencia, llegando —haciendo alardes filosóficos— a defender una moral fundamentalmente científica. Nosotros, que veíamos en las teorías de Epicuro la llave del progreso, la destrucción de las farsas religiosas y, en fin, la liberación total del hombre por medio de la ciencia. Nosotros, que resentíamos los sabios pensamientos del incomparable Bakunin, cuando predicaba la rebelión de la vida contra la ciencia, después de haber leído la obra de Snow, no podemos por menos de admirar la clarividencia de aquel idealista puro, de aquel revolucionario perfecto, que, a lo largo de su vida llena de asperezas, no solamente había explorado la conciencia humana, sino previsto la transformación de las instituciones sociales de manera tan exacta, que hoy asombra a quienes nos interesamos por los estudios sociales. Hé aquí expuestas algunas de sus recias proféticas teorías:

«La Iglesia no se llamará Iglesia, se llamará escuela.»

«El Estado no se llamará más monarquía, se llamará república; pero él será sin embargo el Estado con toda su tutela oficial.»

«De todos los despotismos, el de los doctrinarios inspirados por las religiones es el peor. Son tan celosos de la gloria y triunfo de su dios, que no les queda corazón para la libertad ni la dignidad del hombre, inclusive sufriente.»

«El gobierno de la ciencia y de los hombres de ciencia, aunque se llamen comunistas, no dejará de ser impotente, ridículo a inhumano, cruel y opresor. Debemos decir de los hombres de ciencia, como de los teólogos y metafísicos; ellos no tienen sentido, co-

(Suite en page 6.)

La obra de Emilio Armand

Número 3

Por FERNANDO FERRER

«Siendo Dios, según los teólogos, omnipotente y omnisciente, y muchas otras cosas más, por sus propios atributos da al libre pensador no pocas pruebas de la inexistencia del desgraciado «vertebrado gaseoso». No hay más que tomar el problema del sufrimiento. Dios, pues, que sabe todo, que prevé todo, si es omnipotente, puede suprimirlo puesto que se nos dice que es infinitamente bueno, justo, etc. Si no lo suprime, es porque no es omnipotente, a menos que no sea cruel. A no ser que no haya sabido prever el sufrimiento, en cuyo caso no es omnisciente. Por irrefutables que pudieran parecer estos argumentos, me conmoverían bien poco si yo fuese deista. Dios, la «causa primera», la causa permanente y consciente», «creadora y operante», tendría, al menos lo supongo, si existiese, una concepción muy diferente de la que se formulan sus defensores o sus sostenedores o incluso sus detractores — minúsculos parásitos del planeta terrestre — del bien, del mal, de la alegría, del sufrimiento, de la materia y también de su propia existencia. No; no son los argumentos escolásticos los que hacen de mi un ateo.

«Pese a la importancia que yo doy a las demostraciones de orden científico, no es por ello que yo sea mayormente ateo. Para evitar cualquier equívoco, yo no confundo la ciencia, junto con las observaciones prácticas, de las aplicaciones profícuas y útiles, con la Ciencia especulativa (con C mayúscula). De la ciencia, Haeckel decía que ésta era «imposible sin hipótesis», y para ella Henry Poincaré declaraba «indispensable» la hipótesis. Yo pienso, con los filósofos y científicos contemporánes, que el hecho científico es un fenómeno humano, esencialmente relativo, cuyas interpretaciones varían según la intelectualidad de sus intérpretes».

«No solamente yo, individualista, niego, repudio Dios, más aún, prácticamente NO LO NECESITO».

«Claro está. yo no detesto al creyente, y en este sentido estoy de acuerdo con el punto de vista de Benjamín Tucker, quien dice:

«Incluso relevando en la jerarquía divina una patente contradicción con la anarquía, incluso no creyendo, los anarquistas no son por ello menos partidarios de la libertad de creer. Estos se oponen resueltamente a cualquier negación de la libertad religiosa. Y así como proclaman el derecho para el individuo de ser o de escoger el propio médico, comprenden que haya quienes quieran ser o escoger a sus propios curas. No tiene que haber más restricciones en materia religiosa en que en medicina.»

◆

Como queda dicho en párrafos anteriores, Armand se ocupó de todo: de lo divino, de lo humano, de los demócratas y de los revolucionarios dictadores.

«Un siglo de práctica democrática — dice — ha sido suficiente para consagrar la bancarrota del sufragio universal del sexo masculino, y no parece que el acceso del sexo débil al electorado pueda servir a rehabilitarlo. La peculiaridad de las asambleas representativas, ha sido siempre la de dividirse y subdividirse en partidos que, pese a divergencias aparentes, han estado siempre de común acuerdo en la tendencia de dominarse y sustituirse uno a otro para imponer las respectivas opiniones.»

Y es que para el escritor el problema económico no es el único que debe resolverse. Los socialistas no han evitado ni mucho menos la producción inútil ni el consumo superfluo. Al contrario, y a pesar que Armand escribiera estas páginas hace cuarenta años, hemos visto como los socialistas y otros «istas», dedicaban loas exaltando al productor:

«En realidad, en el estado actual de la sociedad, de la constitución económica, exaltar al productor es un puro sofisma. En muchos casos, este produce objetos inútiles, cuando no son nocivos; o bien ejecuta un trabajo sin ningún beneficio individual o social. ¿Es que acaso los metalúrgicos que trabajan en arsenales, en manufacturas de armas o en la fabricación de cañones, efectúan un trabajo útil? Los carceleros, los escribientes de las administraciones públicas, los cobradores de impuestos, etc., ¿cumplen un trabajo útil? Es en vano que los trabajadores que construyen cuarteles, iglesias, fusiles, etc., se adhieren a los sindicatos de trabajadores. Antes, como después, todos ellos son productores inútiles.»

Como todos los pensadores, Armand estudia el fenómeno «Cristo» y las preguntas que se hace él mismo son numerosas. Como todos los escrutadores, debe fiarse en los textos, lo que le hace mantenerse siempre receloso, por lo que no quiere avanzar ninguna palabra que podría interpretarse como una afirmación, o como un apoyo a las tesis cristianas. No obstante, pone de relieve aquellas sentencias que dicen que vienen de Cristo, cuando ellas están de acuerdo con sus concepciones individualistas. Por ejemplo: «Si tu haces ésto o aquéllo, hazlo, no porque te sea mandado el hacerlo, sino porque, en tu fuero íntimo, tú creas que lo que haces está bien.» O bien: «Que aquél que tiene oídos oiga: la simiente puede caer en mitad del camino y los pájaros la comerán, o aún, quizá, sobre piedras donde el sol la disecará. ¡Tanto peor! Pero si ésta cae sobre un terreno fértil, entonces producirá y será multiplicada.»

Se ha hablado mucho siempre,, y en nuestros medios también, acerca de la concepción del Infinito. Para los religiosos, y dudaríamos poco en colocarlos a todos en el mismo plano, la concepción de infinito va a la par de la concepción de sus principios. Dificultades halladas para una explicación lógica, de un

INTERNATIONALE

UN RAYO DE LUZ en medio de las tinieblas

Con motivo de la visita del ministro del Interior, señor Frey, al ministro español de la Gobernación, general Alfonso Vega, el periódico « L'Indépendant », de Perpignan, publicó una nota recibida de sus servicios en Paris, que, por su contenido (aunque impreciso) de una parte sembró la inquietud entre los refugiados españoles que desde la liberación residimos oficialmente en el departamento de los Pirineos Orientales, y de otra, el regocijo de una parte de los residentes españoles llamados económicos, los cuales, no teniendo otras inquietudes que las de los negocios, se desataron en acusaciones sin fundamento y en properios groseros y de mal gusto contra hermanos, que, como ellos, nacimos en tierras de Iberia.

En verdad, los antiguos emigrados económicos españoles en el departamento y en particular los residentes en Perpignan (salvo excepciones) cuando pisaron territorio francés, su finalidad primordial fué establecerse por su cuenta en la industria, el comercio y en la agricultura, es decir, hacerse una situación económica desahogada al margen de toda inquietud intelectual, elevada y humana. El cerebro y el corazón, que son los órganos que nos colocan en el primer peldaño de la escala zoológica, poco cuentan para la gente de sentimientos primarios y de espíritu codicioso.

Por contra, los refugiados españoles, impulsados por un ideal noble y generoso, durante nuestra guerra de independencia defendimos, no solamente la libertad de España, si no que defendimos generosamente la independencia y la libertad de todos los paises propensos a caer bajo la tiranía de las naciones de régimen totalitario. Sin embargo, despues de cerca de tres años de lucha violenta y desigual, perseguidos por la metralla fascista, la mayoria nos refugiamos en Francia, otros, con más suerte que nosotros, embarcaron allende los mares donde llevaron como patrimonio su inteligencia, su ciencia, su técnica y su competencia en toda clase de profesiones y de actividades industriales, comerciales, agricolas y científicas. Hoy, al cumplirse casi cinco lustros de nuestro desgraciado éxodo, la historia contemporánea habla con elogio de la impronta de progreso y de civilizacion que, con entusiasmo y generosidad, han sembrado a manos llenas los refugiados españoles por tierras americanas de habla española. Los que nos acogimos a la hospitalidad francesa solamente hemos pensado en trabajar, valorizar nuestra personalidad con acrisolada conducta moral y aportar nuestro esfuerzo de hombres libres a la defensa de todos los valores morales y de la libertad universal.

En efectó, se pueden contar por miles los refugiados españoles que durante la última guerra mundial ofrendaron generosamente su vida en los frentes de batalla, en el maquis y en los campos de exterminio de Alemania ; todos lucharon y cayeron defendiendo la libertad individual de los hombres y la colectiva de los pueblos. Recuerdo que después de la liberacion de Perpignan, el señor Prefecto de aquella época en un discurso vibrante y emocionado felicitó a los refugiados por su contribución a la liberación del pueblo francés del yugo de los ejércitos alemanes.

También la mano de obra refugiada, dirigida por técnicos franceses, a su debido tiempo construyó la red de barrages existentes en la Cerdaña francesa, los cuales en la actualidad alimentan de electricidad una buena parte del departamento. En los archivos del Hospital de Perpignan se cuentan por docenas los nombres de los refugiados españoles que han fallecido de la terrible enfermdad de la silicosis, contraída durante la construcción de los mencionados pantanos y canalizaciones. En una palabra, los refugiados hemos contribuido poderosamente con nuestro trabajo al desarrollo y enriquecimiento de esta tierra bella y fecunda del Roselión, la cual después de veinticuatro años de residir en ella, con secuela de padecimientos pero también de alegrias forma parte integrante de nuestra existencia. Que se sepa que en esta tierra tan magistralmente cantada por la lira poética de Verdaguer han nacido nuestros hijos y han recibido sepultura muchos queridos familiares y y estimados compatriotas.

Además de todo lo que acabamos de exponer, hay algo que nos enaltece y nos valoriza tanto ante la opinión pública rosellonesa, como ante las autoridades departamentales que saben y deben tenerlo en cuenta, que son muchos los refugiados que, apesar de no tener otros ingresos que el salario ganado honradamente y sin reparar en sacrificios de ninguna clase, hemos hecho de nuestros hijos ciudadanos estudiosos y de provecho en el terreno del trabajo manual, de las letras, de la enseñanza, de la técnica, de la ciencia y en todas las disciplinas del saber; no queremos citar nombres, pero estamos seguros que en los **dossiers** archivados en los liceos y universidades de Francia constan los nombres da maestros, profesores, ingenieros, técnicos, científicos, etc., hijos de refugiados que están al servicio de este país y del progreso universal.

Menos mal que, en medio de nuestras inquietudes un rayo de luz aclaró el oscuro horizonte: una nota del Señor Pretecto de los Pirineos Orientales diciendo que la nota publicada por el periódico «L'Indépendent» no tenía fundamento oficial; dicha nota tranquilizó nuestro espíritu y acalló las palabras groseras y sin sentido de los que gozan y se recrean morbosamente con las desgracias y el dolor ajeno.

Conste que no pasamos factura de nada; solamente hemos expuesto la verdad pura y simplemente, a los hombres libres nos basta la satisfación del deber cumplido.

Andrés CAPDEVILA

Perpignan.

Libres opiniones

Alianza Sindical C.N.T.-U.G.T. ¡ sí! Escamotear esta Alianza ¡ no!

Por principio y por ética de lo que en nosotros es consustancial, somos partidarios acérrimos de la unificacion de la clase trabajadora, porque consideramos que es el hombre explotado el único que podrá lograr, por medio de su esfuerzo, su propia emancipación. Sin embargo, creo llegado el momento, como español y hombre de la CNT, de hacer unas declaraciones — aunque sé que no agradaran a algunos de aquí y de allá — en torno a la Alianza Sindical, porque no me quiero hacer responsable de lo que considero una actuación de entretenimiento.

Son conocidos los hombres de la CNT, como así los de la UGT, que hemos venido abogando desde hace varios años por la necesidad de la Alianza CNT-UGT, llegando a conseguir que esta alianza se realizara, a pesar de los escollos y problemas en su contra. Pero hoy, hay que decirlo con sinceridad, nos encontramos que esta Alianza se ha estancado y adquiere características que no eran las originales, y tratan de jugar con ella, empleándola para enfrentar situaciones distintas a las que estas organizaciones se trazaron.

Para todos los hombres de la UGT, como así para los hombres de la CNT, el compromiso fundamental tenía dos lineas vitales de actuación. Primero, el compromiso de realizar una campaña de propaganda aliancista, dirigida al mundo entero y en particular a todos los exilados españoles, recabando su solidaridad y predisponiendo a la opinión a una actuación de cara a España y, una vez logrado el ambiente indispensable, poner en activo los efectivos de estas dos organizaciones, para entrar de lleno, de una forma responsable, en la segunda y mas importante fase : la de impulsar una penetración en el interior, lo más amplia posible, por medio de la propaganda, la agitación obrera y la labor orgánica, poniendose en contacto directo con el proletariado español y estableciendo enlaces en obras, minas, fábricas, campesinado, etc., para integrar los comités de enlace en todos los lugares de trabajo donde fuera posible. Por este medio recogeríamos, además, las opiniones de esas nuevas generaciones de trabajadores y ellos, a su vez, podrían constatar que nuestras inquietudes, nuestros sentimientos y nuestros anhelos son los mismos que los suyos, a pesar de veinte años de separación. Además, todo este trabajo de preparacion y agitación debía ir acompañado de hechos contundentes, que dieran por resultado el poner sobre el tapete de la política mundial la situación real de miseria y las monstruosidades del Franco-falangismo.

Con estos fines fué hecha la Alianza Sindical y no puede ser desviada hacia otros derroteros **por nada ni por nadie :** es decir, no puede ser manejada para servir apetencias partidistas ni ser utilizada como refuerzo en conciliábulos ajenos a su misión específica. La Alianza Sindical fué concertada para enfrentarse a una sola situación bien definida : el terminar con el régimen criminal que viene padeciendo nuestro pueblo. No somos de los que nos guste restar esfuerzos, sino todo lo contrario. Es indispensable la unidad de todos los que deseen desplazar al franquismo para establecer un régimen de libertad y convivencia humana, donde la opinión individual sera respetada y donde las organizaciones tengan un libre desenvolvimiento. Pero con sinceridad y sin dobles intenciones. No queremos dictaduras de ninguna clase, vengan de donde vinieran, pero tampoco podemos abonar el terreno para que el pueblo español acepte una Monarquía que, dadas las circunstancias históricas sería absoluta y despótica. Hoy la corona de España no la quiere nadie, ni ese Don... Juan que vive muy a su placer en Estoril con las gabelas que le regala el propio Pardo, esperando pacientemente que Franco Bahamonte le coloque la corona — si nosotros y el pueblo lo toleramos — en el momento que las « circunstancias lo exijan » o la muerte del Caudillo « por la gracia de dios » deje el trono vacante. ¿ No lo veis como lo tiene domesticado a su real antojo ? ¿ Es que hemos llegado a un grado tal de idiotez para no comprender que si Don... Franco deja paso a Don... Juan o Don Carlos eso sería la continuidad del primero? ¿Es que el pueblo español puede olvidar el año 1931 ? ¿ Es que podemos olvidar aquel grito de dignidad de nuestro pueblo cuando decia... **; No se ha ido, que lo hemos echao.** Y que oyéramos decir mañana... ¡No ha venido, que lo hemos traído! No, compañeros, no somos máquinas de tejer y destejer. Tenemos la firme convicción que los españoles no somos tan contradictorios como se nos achaca, pero, si, por azar o por miedo, esta contradicción se produjera, la Confederación Nacional del Trabajo no se prestaría a esta carnavalada. Que un pueblo debilitado, calenturiento, en un momento de fiebre y de delirio pudiera gritar **¡Vivan las caenas!** resultaría en extremo doloroso, pues no hay mayor abyección que un pueblo se sienta contento con su esclavitud, pero que hombres que decimos ser libres y amantes de los derecho humanos, dijéramos otro tanto, no mereceríamos nada menos que se nos escupiera en la misma faz por traidores a nuestra causa y por traicionar a los miles y miles de nuestros muertos, a cientos de miles que ofrendaron su vida por defender las libertades de nuestro pueblo.

Las organizaciones obreras no podemos dejarnos manejar por los que juegan esa carta monárquica, que ayer se reunieron en Munich con exilados antifranquistas condescendientes y que hoy pululan algunos por el destierro. Es un problema de una envergadura trágica, el que nuestro pueblo está viviendo, para que se intente querernos **neutralizar** a los que fuimos y seremos los únicos que podemos defender verdaderamente las libertades reales del pueblo español.

La Alianza Sindical, pues, debe cumplir aquellos compromisos de lucha activa que adquirieron la C.N.T. y la U.G.T., sin ingerencias extrañas.

Cipriano MERA

principio, deben hallarse también para la explicación del fin. Para Armand, el infinito es una cuestión de concepto, de imaginación, y aún más, de temperamento y de imaginación. Pero, antes de definir a su manera este punto, habla del comunismo de los primeros cristianos, y refiriéndose a Tolstoi, dice que, como otros socialistas y ciertos «anarquistas cristianos», han creído que el cristianismo primitivo tendía a una acción económica y social — una especie de «comunismo» — muy diferente de la práctica de la caridad. Un examen crítico de cuanto ha llegado hasta nosotros de los raros documentos fundamentales del cristianismo, prueba que este punto de vista no es exacto y que la prédica del Evangelio está sacada del individualismo más auténtico. La salvación es una cuestión de fe, auténticamente personal y no colectiva. Las epístolas de Pablo no dejan lugar a dudas a propósito de ello (1).

«Pretender que la posibilidad para el espíritu humano de concebir el infinito constituye una presunción en favor del infinito mismo (o de la inmortalidad del alma) equivale a decir que la posibilidad para el espíritu humano de concebir que la luna está habitada por hombres de dos cabezas o de diez metros de altura, constituye una presunción en favor de la habitabilidad de la luna.

¿Qué es el infinito? Una sucesión ininterrumpida de hechos, de gestos, de momentos, de lugares, de los cuales no se puede prever que tengan un fin o un límite. ¿Qué ejempos concretos, qué imágenes podríamos presentar para hacer accesible a la comprensión humana la idea del infinito? Entre otras cosas, por ejemplo: lanzar piedras a un abismo que cayesen por millones y millones de siglos, sin que nunca llegaran a alcanzar el fondo. Estas y otras imágenes que se podrían presentar son el producto del funcionamiento cerebral, la resultante de la asociación, de la combinación de las ideas que se forman.

Desde luego, no es en pocas páginas solamente que se puede resumir un movimiento de la importancia del cristianismo y trazar la influencia que éste ha ejercido en el desarrollo de la sociedad humana. Pero, lo que hemos dicho nos permite confrontar la concepción post-hebrea «cristiana» del espíritu con la concepción «pagana» del espíritu. La moral pagana tiende a desarrollar en el ser humano, en medida igual, la aspiración a la sabiduría: el Espíritu; y a la Voluptuosidad: la carne. No ser enteramente lo uno ni lo otro, sino orientarse igualmente hacia el espíritu y la carne, dos órdenes de gozo cuyo conocimiento es indispensable a la verdadera, integral ciencia de la vida. ¡Qué abismo entre esta concepción: la conquista de la vida bajo su doble aspecto físico y psíquico, y el ascetismo de la concepción cristiana!

◆

Uno de los casos de conciencia que se han planteado siempre al hombre en sus luchas por la libertad integral del marco de la sociedad humana ,y sobre todo para los anarquistas, es el que se resume así: ¿Puedo vivir sin autoridad? Tal es la pregunta que se ha planteado más a menudo, llegando a la siguiente respuesta: «Plantearme esta pregunta es como si se me preguntara si es posible para mi cumplir las funciones de la nutrición, de las relaciones, de la reproducción — es decir, pensar, producir, amar, divertirme, etc. — sin policías, sin jueces, sin soldados, sin agentes del impuesto, sin legislación, sin organizadores y administradores sociales. Ya que la autoridad es un fenómeno concreto y no una abstracción, como quisieran hacernos creer aquellos que del ejercicio de la autoridad viven hoy y piensan poder vivir mañana, los que tienen necesidad de los funcionarios de la autoridad para conservar sus privilegios y sus monopolios. En lo que a mi respecta, no hallo ninguna dificultad para responder, añadiendo que yo no tengo ninguna necesidad de que existan funcionarios de la autoridad para que se manifieste y se conserve mi vida. Yo puedo vivir perfectamente y desenvolverme, encaminarme hacia mi destino, sin gendarmes, sin cerceleros, ni verdugos, sin aplicadores de los códigos, sin curas, sin elegidos y sin electores. Y no existe ni un filósofo, ni un biólogo dignos de tal nombre, que pueda probarme que porque yo asimile o no, sea indispensable la existencia de los representantes de la autoridad. Y, es más, podría no haber sobre la faz de la tierra un solo ejecutor de la autoridad, que yo cumpliría tan bien y aún más, mis funciones vitales. **Yo puedo vivir sin autoridad.»**

«El hombre — continúa —, que se ha dado cuenta que la existencia de los ejecutores de la autoridad no es más que una superes-anormalidad con relación a la vida, es un ser que se ha curado, liberado, desembarazado del tumor de una tara intelectual; está en posesinó de un estado de buena salud psicológica. Bien es verdad que ese estado de salud normal no impide que los agentes de la autoridad lo opriman, lo fastidien y lo atormenten, incluso, si es el caso. Pero, ello se debe al hecho que los seres humanos que lo circundan viven bajo el imperio, bajo la sugestión del prejuicio de la necesidad, de la indispensabilidad de la existencia de los representantes de la autoridad. Es que la existencia de los agentes de la autoridad gubernamental — que no funcionan más que gracias a sus representantes — es la consecuencia de la fe que tiene en su necesidad la gran mayoría de hombres fisiológicamente enfermos y en nada, o, cuando lo son, mal ilustrados. Y esto es un accidente. Acidente que no puede en modo alguno impedir que el hombre que ha alcanzado — al menos mentalmente — una concepción de la vida que le permite ignorar al Estado, gobierno, organización autoritaria, policía, tribunales, ejército, dictadura,etc., sea un hombre liberado, renovado, recuperado al estado normal. Y no hay ningún sofisma, ningún argumento, que pueda contrarrestrar está constructura, una excrecencia, una tatación.»

(1) Hay que dudar siempre un poco acerca de la veracidad de los autores de epístolas y de evangelios. Aún no se puede afirmar efectivo tal o cual autor. (Nota del traductor).

Hablando seguidamente del Infinito, dice así:

DE TOUT ET POUR TOUS

mirador juvenil

LOGICA

(Carta imaginaria)

Estimado compañero,

Mi mutismo periodístico se te antoja paradójico. Te asombras de ver cómo hecho a perder, según tu criterio, una cultura de la que no soy merecedor, por no saber aprovecharla en beneficio de las ideas y por eso no te cansas nunca, con tu veterana paciencia de recordarme que nuestra prensa carece de plumas nuevas y que yo podría precisamente afilar la mía en sus columnas con bastante facilidad.

Mi silencio, estimado compañeró, no es el silencio aburrido del ocio o de la despreocupación; mi silencio es un silencio lógico. Y quiero que entiendas por *lógico*, en vez de *natural*, que se trata de un silencio necesario para definirme una posición en consecuencia con la lógica de mis convicciones profundas.

Mientras yo no esté dispuesto a sufrir lo que sufren compañeros por circunstancias de acción; mientras no me encuentre con el valor suficiente para encarar las consecuencias morales y materiales del ideal que amo, no me sentiré de ninguna manera autorizado a escribir palabras sobre este mismo ideal.

Quizás pensarás que mi enfermedad lleva nombre de absolutismo metafísico y que exagero en demasía el concepto de la responsabilidad.

Cuando se trata de la salud, de la juventud o de la vida de los hombres, la metafísica es una pompa de jabón y la responsabilidad una llaga mal curada en las profundidades de la conciencia.

No, compañero, no, hasta que no le encuentre la punta a mi lógica, mis signos de admiración se quedarán en el tintero para que no entusiasmen corazones, ni enciendan ilusiones, ni engendren sacrificios, mientras yo me conforme con palabras.

Por eso me callo, compañero, y créeme, mi silencio no es precisamente un descanso.

AVEN MONTALBAN

Cinco segundos ante "La Gioconda"

(Suite de la page 2.)

indicada obra genial dentro de la Pintura, como símbolo de la Belleza, máxima expresión del Arte, en su matiz visual.

Se ha dicho, empleando una graciosa hipérbole, que la Música amansa a las fieras. ¿Por qué no podría conseguir la contemplación de esas obras maestras, por lo bellas, de la Pintura, educar, refinar la sensibilidad de tantos y tantos que, con ideal, o sin él, dejan de tener un fondo prosaico?

FONTAURA

En el campo de las polémicas, lo que más hace resaltar el pensamiento de los hombres que aman a la C.N.T., es la hidalguía del que la mantiene sin ofender.

Cuento "GARBANCITO"

No lejos de la ciudad, los Valderrey poseían una granja que les permitía llevar una vida independiente y sin grandes apuros económicos. Eran un matrimonio jovial y unido que hasta cierto punto se consideraba feliz. Había, sí, la amargura de no haber dado al mundo algún hijo y ahora, un poco envejecidos, notaban más la ausencia de un vástago que hubiera dado continuidad a la familia Valderrey. Por lo demás, conformábanse con su suerte, dejando transcurrir los días sin grandes inquietudes y siempre atareados en las faenas de la tierra, en la que cifraban sus esperanzas y su propia existencia.

Alguna vez que otra, aquella quietud de la granja solariega, era interrumpida por la visita de íntimos amigos que venían de la ciudad y por los cuales los Valderrey sentían gran estima. Ese día, la granja, tenía un aire festivo. Sentíanse voces y risas y mientras Lucio Valderrey hacía visitar a las amistades las dependencias de la casa, Engracia, su mujer, muy capaz en los secretos culinarios, preparaba un verdadero banquete, a fin de hacer una buena y honorable acogida a los visitantes.

Con el trajín de un lado a otro, las aves del corral corrían asustadizas por entre las piernas de la gente y hasta «Almanzor», el negro y fiel can guardián de la casa, se mostraba hostil, meneando el rabo y enseñando los dientes.

A la hora de la comida, los comensales discutían de los intrincados problemas de la existencia que parecía ser había muchos y, algunos, lo hacían con tanto acierto que demostraban con ello ser gentes de mucho saber. Así, entre abundantes y apetitosos platos y no menos discusión apasionada, se terminaba el día, quedando en todos el buen recuerdo de haber pasado una espléndida jornada en la granja de los Valderrey.

Pero quien a los Valderrey visitaban con mucha asiduidad, por no decir en exceso, era José Cebreros, un idealista un poco estrafalario a quien Lucio había conocido en tiempos de mocedad. Como no era hombre de oficio, casi siempre andaba corto de dinero y regularmente, por períodos, iba a refugiarse en la granja, a veces con el pretexto de ir allí a escribir o preparar no sé qué teorías sobre la evolución.

Engracia, teníale ojeriza. Y bien que ésta era la bondad personificada, la asistía sin duda la humana razón para mirar a José Cebreros con el rabillo del ojo. A la hora de la mesa, Cebreros, siempre sacaba a relucir los moralistas griegos de ante de Jesucristo y otros que no eran griegos. Engracia, quien en ocasiones también tenía sus ironías, decía a su marido que nunca había visto en su vida un idealista de ojos reventones, con barriga y además con bocio.

Cuando iba a la granja, la primera visita que hacía Cebreros era a la cocina. Daba una palmadita en el hombro de la cocinera y sonriendo decía pamplinero:

—¡Hola, señora Engracia! ¿Cómo está usted?

—Ya puede ver. Por aquí nada de nuevo, señor Cebreros. — Y Engracia sonreía sin despegar los labios.

Cebreros se acercaba más y destapando el puchero, en confianza, metía la nariz, diciendo:

—¿Hay garbanzos? ¡Qué cocinera!

Engracia se fué acostumbrando a sus impertinentes visitas y cuando le veía venir, decíase para sus adentros:

—¡Ahí está «Garbancito» y los griegos de antes de Jesucristo!

Luego, Cebreros, a la hora de la comida, hacía extensos discursos sobre ésto y aquéllo. A medida que la botella de vino quedaba vacía, aflojaba el pantalón, se le ponían ensangrentados los ojos y rojas las paperas; con voz de barítono, empezaba un discurso fluído hablando sobre la falsa interpretación que había dado la historia a la gran filosofía epicúrea. Después de Epicuro, arremetía con las desgracias que asolan a la humanidad y trazaba un esquema imaginario sobre el futuro del mundo. Y más tarde, a la hora de la siesta, con un libro en la mano, buscaba la sombra de un cerezo donde se echaba, mirando el cielo por el que erraba alguna que otra nube blanca.

Un día, dando pasitos, Garbancito quiso sorprender a Engracia. Esta removía la carne que en la sartén crepitaba con gran ruído. Le dió la palmadita usual y le dijo chasqueando la lengua con regocijo:

—¡Ah, señora Engracia! ¿Hay chuletas?

Ella, con aire resuelto, le miró malhumorada, pero no dijo nada. Pensó para ella:

—¡Pero qué tío más tragón!

Garbancito insistió zalamero:

—¿Hay chuletas?

—¡Déjese de monadas!

—¿Monadas? respondió Garbancito, sorprendido de aquella frialdad y retirándose hacia atrás.

—Sí, de monerías. A usted lo que le gusta es la jarana. Déjeme en paz de moralistas griegos y de teorías, que los garbanzos no vienen solos. Hay chuletas, pero no para usted.

Como viera Garbancito que la señora Engracia tenía la sartén por el mango y muy resuelta, salió de estampía de la granja y sin mirar hacia atrás. Y en camino, sin saber por qué, recordó aquello de Pablitos de Quevedo de «a ver si mudando mundo y tierra mejoraría su suerte».

No lo logró, ya que, al igual de Pablitos, la cosa le fué peor, «pues nunca mejorará su estado quien muda solamente de lugar y no de vida y de costumbres».

J. PATAN

BREVES

CONSECUENTES SIEMPRE

No nos dejemos llevar por los nervios cuando tratamos de soltar el nudo de una cuerda — utensilio de trabajo — si éste no cede fácilmente, tratando de romperlo por la fuerza, bruscamente. De hacerlo así, nos tocará buscar otra que substituya la rota en un arranque de necia e inútil brusquedad. Lo contrario diremos si se trata de la cuerda del que va a ser ahogado, del látigo de cualquier tirano o de la que sirve para atar presos, no importa qué presos. En estos casos hagamos hasta lo imposible por romperlas en pedazos tan pequeños, que no puedan servir jamás para los fines a que la opresión, la tiranía, o la mal llamada «justicia humana», las destina.

Claro que no ha terminado para nosotros, amigo Fernando, la guerra, pues de lo contrario ni estaríamos aquí, ni seguiríamos combatiendo a Franco y a sus secuaces Mas ello no quiere decir que los traspiés políticos que dimos durante ella han de continuar hoy, mañana y siempre.

No es cuestión de anarquizar a la C.N.T.; de lo que se trata es de evitar que el anarquismo desaparezca de ella, que las ideas ácratas, dejen de ser su savia principal. O la C.N.T. continúa sostenida y animada por la militancia anarquista, o dejará de ser una organización verdaderamente revolucionaria, para convertirse lentamente en trampolín de cualquier partidillo, no importa si con nombre o sin él o de los que fingiendo lo que ya poco parece, a lo que aspiran es a seguir disfrutando del ambiente creado durante aquellos dos largos años de guerra, cuando ya hasta los vestigios de la Revolución habían ido desapareciendo a fuerza de concesiones y abandonos, por habernos dejado arrastrar por el circunstancialismo de entonces.

Nuestra misión, nuestro papel, no ha de ser precisamente votar por éste o por el otro, sino el de **botar** a los que de las organizaciones sindicalistas revolucionarias pretenden aprovecharse, como cualquier cuco sin rubor ni repugnancia alguna.

¿Tenemos derecho a pensar y a expresarnos así? ¿O hemos de callar y otorgar porque otros otorguen y callen, consientan y dejen hacer? Si también esto ha de estar vedado, entonces lo mejor será no salir de casa, nisiquiera para respirar un poco de aire libre.

Todos hablamos de libertad, la consideramos primordial, estamos contra la coerción; cada cual debe expresar su criterio. Pero se da lugar a una controverscia, y empieza el debate sin siquiera descender a lo personal, menos aún al insulto; entonces se corta en seco en nombre de lo que sea. Con lo cual es bastante difícil deducir lo que los participantes podrían aportar y que sin duda ayudaría a esos cambios de opiniones que, de otra forma, resultan difíciles, degenerando así en lo que luego se da en llamar influencias personales, o de grupo o camarilla.

¿Que nada nuevo o casi hay ya bajo el sol? Conformes. No obstante quedan métodos de sobra conocidos por su negación de lucha, que se airean como cosa que pudiera volver a ser nueva. La cual tiene cierto parecido con la evolución a la inversa. A juicio nuestro, naturalmente.

.....

Esas cartas llenas de frases gruesas y consejos de cascarrabias amargado que busca discusión, se contestan a sí mismas; no es cosa de perder tiempo con ellas ¿Para qué discutir con quien os dice: «¡Que dios os ilumine!» «Hombres, no sabéis lo que decís»?

Julián FLORISTAN

Paralelismo entre los crimenes del franquismo y el "Affaire Calas" de Voltaire

Estos días está de actualidad el drama histórico de Voltaire, recordando lo que fué la intolerancia religiosa en el siglo XVIII.

El temario de «l'Affaire Calas» se desarrolla en la ciudad de Toulouse, en el siglo XVIII, gobernada por las autoridades católicas, apostólicas y romanas. Las víctimas, la familia Calas, protestantes. El hijo mayor, convertido al catolicismo. Y el segundo, poseyendo las licencias en Derecho y no pudiendo ejercer abogacía por causas religiosas, decide suicidarse. (¿Es que en la España del general Franco no ha sucedido lo mismo a infinidad de intelectuales?)

Los vecinos, populacho cobarde, supersticioso y fanático, se suman a la intolerancia de las autoridades católicas, emitiendo falsos testimonios, que llevan a la tortura hasta la agonía final al padre Calas, que defiende su inocencia ante la acusación del asesinato de su hijo.

¿Es que los llamados «Nacionales» del franquismo, no han juzgado sin pruebas; no han torturado hasta la muerte; no han dictado sentencias enormes, con jueces ayudantes de verdugos como el Coronel Aymar, exactamente como lo hacía algún «Capitoul» en Tolosa?

Los extremistas del Catolicismo en la ciudad de las violetas, eran una secta de encapuchados, llamados «Penitentes Blancos», que para mejor acusar a Calas, celebran la ceremonia de entierro católico, pretextando que la víspera, debía convertirse como el otro hermano, motivo por el cual, el padre debió asesinarlo. No valió para nada, ante la ceremonia, el testimonio del hermano mayor, de que su hermano jamás había pensado en adjurar del protestantismo.

¿Es que los «Nacionales», no han procedido en la zona por ellos dominada, excitando pasiones mórbidas, igualmente enterrando a troche y moche, docenas de sacerdotes que «vivitos y coleando», gozaban de libertad en Barcelona y otras ciudades de la República, con el latiguillo «asesinado por los rojos»? ¿Es que los «caballeros de la Cruzada» no han intentado apoderase de muertos célebres, los unos asesinados por ellos, como García Lorca y Miguel Hernández; y otros muertos en el exilio, Antonio Machado, Juan Ramón Jiménez, etc.?

Si el pretexto de los responsables de la «cruzada», con millón y pico de muertos a las espaldas; una España desolada y con muchos años de atraso a causa de los efectos de la guerra, y la triste reconstrucción de una post-guerra desgraciada, quieren santificarla como Cruzada contra el comunismo y la masonería; la unión de la cruz y la espada, para el pueblo español, no ha sido otra cosa que intolerancia religiosa, y feudalismo militar.

Aunque el Yanquismo y ciertas democracias aparenten tragarse las ruedas de molino que Franco les ha presentado, como si fueran hostias de confesar.

Así que cada vez que presenciamos sucesos parecidos al «caso español», por nuestra mente pasan en retahila interminable los crímenes del franquismo y nos parece que la Historia se repite.

Pero debemos ya levantar la voz de ¡¡Basta ya de crímenes!! de todos los hombres de sentimientos humanitarios. Imitando a Voltaire, que a fuerza de voluntad, energía y perseverancia; por encima de pesimistas y timoratos, logró interesar y movilizar la opinión pública, para que se rehabilitara a la familia Calas, y poner en evidencia el error judicial, que costó la vida al citado Calas.

Aunque no devolveremos la vida a los miles de víctimas inmoladas por la monstruosidad fascista, hoy mismo, en esta segunda mitad del siglo XX, están los jóvenes libertarios, militantes del antifascismo, y un pueblo, condenados con alevosía por esta misma intolerancia que el extranjero, que Europa y el mundo entero condena.

¡Exijamos todos por doquier que termine la vergüenza de España!

Julio MINGUILLON

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

Ciencia y gobierno

(Suite de la page 4.)

razón ni respeto para el individuo.»

A pesar de todo, Bakunin no intenta ni por un momento negar la ciencia; ésto sería para él traicionar la humanidad; simplemente, quiere verla ubicada en el lugar que la corresponde, es decir, desempeñando la misión de superación intelectual, moral, física y espiritual del hombre; pero esto al margen, desligada por completo del monstruo estatal, del monstruo que corrompe y degenera todo lo que toca, del monstruo frío y cruel, que ayer calcinó friamente los niños japoneses, ingleses y alemanes y que mañana, en un arrebato de histerismo, hará saltar nuestro planeta.

Acracio ORRANTIA.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17º UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, Nº 60, LYON (5e).

S.I.A. DE TOULOUSE

La Seccion de S.I.A. de Toulouse convoca a todos sus adherentes, a la reunión que tendrá lugar el domingo 24 de febrero, a las 10 de la mañana en el local de costum. bre.

Orden del dia muy importante.

S.I.A. DE BEZIERS

El Secretariado de Solidaridad Internacional Antifascista en Béziers, organiza un festival, para el próximo dia 24 de febrero 1963, a las quince horas, en el local de la Colonia Española, 1, rue Vieïla de la Citadelle..

Nuestro programa en primera parte, dos sainetes cómicos en un acto, « El burgués » y « La ocasión la pintan calva ». Segunda parte, Variétés.

Interpretado por la dinámica juventud del Grupo Artistico y amigos de buena voluntad, que nos prestan su concurso, para colaborar y dignificar, nuestra obra solidaria.

Que el esfuerzo de la juventud sea recompensado, con la presencia de nuestros compañeros a quienes ha de ser satisfaccion, el aportar su ayuda moral y material.

El Secretariado.

F.L. DE LYON

Esta F.L. invita para el Domingo, 24 de Febrero de 1963, a sus afiliados y compañeros de las FF. LL. limítrofes, al coloquio que tendrá lugar en su domicilio social (286, cours Emile-Zola) a las nueve y media de la mañana.

El compañero Jaime Padrós será el exponente del tema : **« Anarquismo y Sindicalismo ».**

Esta F.L. espera, visto lo interesante del tema, numerosa y puntual asistencia de los compañeros.

CONFERENCIA EN NARBONNE

La Federacion Local de Narbonne invita a sus afiliados, a la conferencia que tendrá lugar el dia 24 de febrero, a las tres de la tarde, en el Palacio del Trabajo, sala Cleyton.

Tema : **« Problemas nuestros de hoy y de mañana »**, a cargo de nuestro compañero Jacinto Borrás.

« TERRA LLIURE »

Para el sábado, 23 de febrero, noche, el Grupo Artistico « Terra Lliure », celebrará en su local social, 48, rue de la République, un gran baile de Carnaval, amenizado por la reputada orquesta : « Twist-Melodie ».

Como en años anteriores, tendrá lugar un concurso de Máscaras, con el respectivo reparto de premios.

No dejéis de asistir a esta velada, donde se respirará fraternidad y alegria y adonde os espera el mejor acogimiento.

*

El propio Grupo « Terra Lliure » celebrará para el domingo, dia 3 de marzo, a partir de las 3 horas de la tarde, en el mismo local, el segundo festival de la temporada, y a beneficio de S.I.A. en el que pondrá en escena la comedia en Un Acto, en prosa y verso : « El Numero 100 ».

Con una segunda parte de Variedades, en la que tomáran parte todos los elementos del Grupo, en sus respectivos numeros de canto y baile.

PARADERO

Monserrat Mur, pregunta por el paradero de su hermano Antonio Mur, que se encontraba en junio 1959, en la Chaux Moutiers par Sauveur, (Yonne).

Si alguien lo ha conocido, se ruega dirigirse a Montserrat Mur, 14, rue Valence, Agen, (L.-&-G.).

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue St-Denis, Paris (1er)

La próxima conferencia de nuestro ciclo sobre los problemas técnicos y económicos peninsulares, se celebrará el sábado 23 de los corrientes, a las nueve menos cuarto de la noche, y correrá a cargo del joven universitario Antonio López Campillo, que disertará en torno al sugestivo tema:

«El desarrollo económico de España en los últimos veinte años»

★

FESTIVALES EN BURDEOS

Gran fiesta familiar para el domingo, día 24 del corriente a las tres y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Entrada gratuíta. Teatro, canto, recital y juegos instructivos.

◆

Patrocinado por el Grupo Artístico Cultura Popular, **«Los Amigos del Teatro Español de Toulouse»**, pondrán en escena el día 10 del próximo marzo, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay (detrás de la estación de San Juan) la obra en dos actos del inmortal Lope de Vega, titulada:

AMAR SIN SABER A QUIEN

Para invitaciones: P. Alonso, 42, rue Lalande

★

INTERESANTE CHARLA EN ROANNE

De acuerdo con el ciclo de charlas y conferencias organizado por la F. L. de Roanne, el 13 de eneor, A. Lozano, el día 13 de enero, como estaba anunciado, trató sobre las diferentes emigraciones de españoles en lo que llevamos de siglo. Preferentemente, puso de relieve a los refugiados españoles quienes — dijo — a pesar de las privaciones y el trato de inferioridad a que se vieron sometidos en los primeros tiempos del exilio, citó casos elocuentes — supieron mantenerse dignamente, agenciándose la simpatía y el respeto merced a su perseverancia en el trabajo y a su buen comportamiento. Sin dejar de mantener la cohesión en grupos y entidades afines, con el noble afán de ayudar a los hermanos del Interior a liberarse del yugo franco-falangista. Señala la obra solidaria y cultural que a su paso los refugiados van dejando camino del exilio, para mejor honrar su condición de españoles, devaneciéndose, con todo ello, la falsa y perversa leyenda que Franco intentó crear en torno a los «rojos», quedando, no obstante, la triste realidad del régimen hitleriano - mussolinesco de Franco merced a la indiferencia del llamado mundo democrático y al ayuda yanqui.

Al final se entabló un diálogo animado en el que, entre otras cosas interesantes, se exaltó la amistad y la buena entente entre todos los españoles que tienen que abandonar familiares y el suelo ibérico para ganarse el pan en el extranjero. Se exhortó también una acción común para la conquista de las libertades del pueblo español, en una España para todos los españoles.

El acto resultó muy animado y satisfactorio.

CORRESPONSAL

Suscripción pro-España oprimida

Comisiones de Relaciones:

	Francos
C. de R. del Hérault-Gard et Lozère	602 40
— del Tarn	210 00
— de Dijon-Nevers	35 20
— Zona Norte	502 85
— del Ariège	465 00
— del Alto Garona-Gers	240 00
— Zona Norte	350 00
— de Marruecos	272 30
— des Charentes-Poitou	210 00
— de Orléans	350 00
.. del Hlt-Gard-Lozère	326 20
— del Tarn	280 00
— de la Gironde	239 25
— de Savoie-Isère	350 00
— de la Gironde	280 00
— del Ariège	420 00
TOTAL	5 133 20

Federaciones Locales y donativos

F. L. de Béziers	60 00
F. L. de St-Pons	8 00
F. L. de Beaucaire	110 00
F. L. de Toulouse	22 00
F. L. de Mont-de-Marsan	80 00
F. L. de Strasbourg	290 00
Un grupo de compañeros de Clermont-Ferrand	98 00
F. L. de Carcassonne	155 00
F. L. de Sète (P. Milan y P. España)	400 00
F. L. de Pamiers	42 00
F. L. de Brignolles	35 00
Grupo Tierra y Libertad de Méjico	400 00
F. L. de Orán	104 30
Grupo Tierra y Libertad de Méjico	500 00
F. L. de París	1 585 20
F. L. de Drancy	30 00
F. L. de Combs-la-Ville	25 00
F. L. de Dreux	342 00
Comité pro-Presos de Nueva York	490 00
J. Rigat, St-Symphorien	10 00
L. M. de St-Maur (Seine)	30 00
Berta y Jacques de Paris	5 00
F. L. de Versailles	40 00
F. L. de Clermont-Fd	44 40
F. L. de Mont-de-Marsan (P. España y P. Milan)	137 00
F. L. de Saintes	40 00
Grupo Libertario de Lorient (Morhiban	100 00
F. L. de Montpellier	684 80
F. L. de Quillan	153 70
F. L. de Valence Romans	107 40
F.L. de Calgary (Canadá)	70 00
F.L. de Calgary (Canadá)	175 98
F. L. de Orléans: Zaragoza 5, Cañizares 10, Grau 5, F.F. 5, José Payán 10, Serrano 15, Anaya Eugenio 10, Albert Payan 10. XXX 5. Total	75 00
F. L. de Limoges	113400
F. L. de Grenoble	148 50
F. L. de Béziers	60 00
Isidoro Casals, Tarascon	50 00
F. L. de Meyreuil	65 00
Esteban Soler, Douzens	4 60
Castres (suscripción abierta por la F. L. de Les Sauvages): Cortés H. 20, Gervás E. 10, Ortiz R. 10, Sirvent A. 10, Martínez 5, Carbajal A. 5, Aragail J. 5, Fonts R. 5, García M. 5, Molina P. 5, Romero Dolores 5, Navarro J. 5, Mesolles J. 5, Calvo P. 5, Herrándiz S. 5, Martínez A. 5, Montero L. 5, Torrents 5, Martínez A. 5, Heras A. 4. Total	130 00
Benedicto Serrano, Laon	18 00
Comité pro-Presos de Nueva York	488 41
Antuña J. Angoulème	9 60
Muñoz G., Montendre	15 00
Caro A., Lavelanet	10 00
C. Edo y J. Rubiella, Belin (Gironde)	15 00
Mateu P., Cordes	10 00
Gordo E., Bruselas	97 56
A. Yguacel, Sarlat	10 00
V. Vilagrasa, Longwy	10 00
José Gorris, Dijon	5 00
F. L. de Cahors	76 50
Uche F., Vicdessos	10 00
Ripoll, Le Luc (Var)	15 00
Isaac Barba, Niza	20 00
F. L. de Pau	204 00
F. L. de Argenteuil	60 00
F. L. de Peage de Vizille	100 00
Corcero B., de Aix-en-P.	20 00
F. L. de Mussidan (Gd)	20 40
F. L. de Rion	86 00
F. L. de Ymphy (Nièvre)	40 00
F. L. de Tours : Igual 5, Pijuán 2, Durán 5, A. 5, M. 5, Juan López 5, E. M. 2, A. B. 2, A. J. 10, F. D. 2, J. Martin 7,50, Navarro 4, Pijuan 3, M. 5, A. Baches 2, Durán 5, T. A. 10, F. D. 2, Amigos P. España 13,50, E. L. 10,00, Mustieles 5. Total	110 00
Adrián Roque, de Boisse-Peuchet (Aveyron)	5 00
José Díez, Arles	5 00
A. Calderón, Montaigut	24 00
Comité pro-Presos de Nueva York	879 83
Castillo Manuel, St-Jean-la-Ruelle (Loiret)	18 00
Franquet, St-Girons	16 00
F. L. de Nimes: A. Ferrero 8, F. Gracia 10, M. Espada 3, M. Morer 7, XX 2, A. Navarro 3, B. Serbeto 5,50, J. Arraez 10, A. Rodes 2, J. Bes 10, M. Salaber 3, dos compañeros de la F. L. de Longue 10, A. Arribao 1,50, V. Mañes 1, producto de una jira, 47. Total	123 00
R. Puig, de Sigean	2 40
José Cuevas (Australil)	11 17
Vandellós, Angoulème	18 00
Aznar, Montreuil-le-Meaux (S.-et-M.)	5 00
F. L. de Macon: Antonio Bas 5, M. Blasco 20, Azucena Blasco 20, J. Hosta 20, Celio Durán 20, Pelegrí 8, Igual 5. T.	98 00
F. L. de la Rose (Ex Chapitre)	186 00
F. L. de Mont-de-Marsan	60 00
TOTAL	9 943 75

RESUMEN

Comisiones de Relaciones	5 133 20
FF. LL. y donativos	9 943 75
TOTAL recaudado en el des de enero	15 076 95
Total recaudado hasto el mes de enero de 1963	82 384 28

CONSEIL NATIONAL

Souscription internationale pro-sinistrés de Catalogne

	Francs
Total quatrième liste	*4.189,37*
S. I. A. Roanne (bénéfice festival)	*100,00*
S. I. A. Condom	*30,00*
S. I. A. Moissac : Batiste Vive 10; Lopez 10; Bosque 10. Total	*30,00*
TOTAL	*4.314,37*

Pro-Grevistes Espagnols

Frehetliga Arbersgruppen (Suède)	*86,44*

Toulouse, 12 février 1963.

NECROLOGICA

JESUS ROBLES

El día 18 de noviembre, dejó de existir este abnegado compañero, tras una larga y penosa enfermedad, a la edad de 72 años.

Natural de Vinebre (Tarragona), desde su tierna edad se fué a Barcelona a ganarse el sustento. En dicha ciudad, al calor de las luchas sociales, forjó su espíritu y carácter en la calle, en el tajo y en el sindicato; su dinamismo inquieto llevóle, como consecuencia, en la época de los Arlegui y Martínez Anido, a tener que abandonar la Ciudad Condal para refugirse en Francia, donde pronto fué conocido por las autoridades del país; viajó por toda Francia, haciéndose muy popular.

Cansado de dar vueltas, vino a establecerse en Saint-Hilaire-de-Beauvoir (Hérault), pequeño villorrio, donde el cura es alcalde, juez, médico y veterinario, pastor de almas y vidas. La coacción sacerdotas, como era de esperar, siendo forastero, nunca pudo mellar su firmeza en el ideal ácrata. En esos villorrios es tradición oir misa todos los domingos, creyentes o no, pero Robles, fuerte como el árbol de su nombre, nunca se doblegó. Y al transcurrir el tiempo, por su humanismo, generosidad y abnegación, supo ganarse las simpatías de todo el pueblo, hasta la del mismo cura, al que hizo quedar más de una vez en ridículo, al pretender catequizarlo.

Su entierro fué civil, como fué su voluntad, dejando dicho que nadie de su familia vistiera luto; ello sería ofenderle. En la comitiva que seguía al féretro cubierto con la bandera roji-negra, abundaban los franceses y españoles que no sienten ideas, pero se sentían afines con la bondad sincera del finado.

Un compañero de la F. L. de Montpellier, en el cementerio. hizo una elogiosa y emocionante necrología al compañero que para siempre nos abandona.

La F. L. de Lunel que, por ser la más cercana de donde Robles, como se le llamaba, residía, cree oportuno hacer un somero esbozo de las principales actividades suyas. En el año 25, cuando la llamada sanjurjada, qeu costó la vida a los compañeros Llacer, Montejo y otros que no mencionamos, estuvo presente en el Bidasoa, tuvo de nuevo que refugiarse en Francia. Tomó parte en el movimiento de Figols, declarando el comunismo libertario. Pasó la frontera al advenimiento de la República, regresando a Francia hasta el año 36, al estallar el movimiento revolucionario. Se nos olvidaba añadir que en el año 34, cuando el movimiento de Asturias junto con unos valientes compañeros, estuvo vigilante en los Pirineos, dispuestos a intervenir, de haber sido secundado el conflicto por el resto de la organización.

En el 36, hizo toda la campaña en España. Sería prolijo enumerar por completo todas sus actividades. Luego sufrió, como todos los que salimos de España, los rigores de los campos de concentración, primero, y todos los avatares y tribulaciones de la ocupación alemana, de donde pudo salir ileso por milagro.

Otro recuérdo que conservamos, seríamos injustos si no lo evocáramos: allá por los años 30 al 36, junto con los compañeros Vidal Fontanet, Ramón Bou y él mismo, constituyeron el grupo y Centro de Esturios Sociales, consiguiendo llevar a cabo una gran obra de proselitismo, todavía no extinguida, como tampoco podemos silenciar las compañeros caídos de esta F. L. en holocausto de nuestra revolución, hijos espirituales de los tres mencionados compañeros.

A su compañera e hijas, vaya dirigido nuestro más sincero pésame. Nosotros siempre lo tendremos presente; seguiremos el camino que él nos enseñó, escabroso, pero... sólo para andarlo **hombres** de su tiemple.

El secretario de la F.L. de Lunel, V. SEGURA.

La solidaridad es un deber. Prestarla a los mutilados, es un honor.

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

Cinéma

PETIT PLAIDOYER
pour le cinéma allemand

Après avoir été inondé pendant quinze ans de films à rengaines dépourvus d'inspiration, il devient de plus en plus difficile de dire quelque bien de la production allemande d'après-guerre. Du point de vue artistique, elle est on ne peut plus médiocre et, ces dernières années, elle a même perdu toute valeur commerciale. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre son petit bonhomme de chemin avec un romantisme de clocher, des tribulations sentimentales, un réalisme factice et du « show » bruyant.

Sur un point, pourtant, elle est arrivée à quelque chose : en fait de « show », les Allemands en sont arrivés à égaler les Américains; c'est tout aussi brillant que superficiel, aussi vide qu'animé. Seulement, les Américains ont encore quelque chose de plus, tandis que les Allemands... Mais n'exagérons pas et ne suivons pas les traces de la critique allemande qui semble ne plus pouvoir que démolir, sans apporter quoi que ce soit en échange.

Car la crise du cinéma allemand n'est pas seulement une conséquence du bien-être qui a rendu la vie trop confortable et trop aisée, c'est surtout une question de coordination.

Car après ceux qui, immédiatement après la guerre, avaient convenablement remis le cinéma allemand en marche, en montrant des signes de vitalité et qui, à un certain moment, semblaient au bout de leur peines (cfr. Braun, Käutner, Staudte), il ne se trouva pas des forces vives pour prendre le relais.

L'Allemagne pouvait pourtant se vanter d'avoir une série de réalisateurs courts métrages, dont plusieurs poussèrent l'expérience à fond. De façon sporadique, on vit un homme seul s'atteler à du travail de plus longue haleine, comme Domnick avec « Jonas » ou Vesely avec « Nicht mehr fliechen ».

Pour ce qui concerne les longs métrages, on continua à flotter au gré des vents avec, ça et là, une éclaircie qui permettait tous les espoirs. Jusqu'au moment où les producteurs de courts métrages voulurent briser les chaînes en déclarant lors d'un congrès, l'année dernière : « Le cinéma de papa est mort! »

Mais de ce qui devait résulter de cette affirmation, on n'a rien vu, une fois de plus. De sorte que, petit à petit, on peut craindre que les prétendus rénovateurs aient perdu leurs chances et qu'on ne verra rien de la « nouvelle vague » allemande. En effet, seul Vesely s'est affirmé avec « Le Pain des jeunes années », d'après le roman de Heinrich Böll.

Telle est la situation du cinéma. Elle ne diffère pas tellement de la situation culturelle générale en Allemagne, qui évolue en grande partie en dehors des grands courants d'ailleurs. Faut-il en chercher la raison dans le luxe et le bien-être qui, depuis des années, règne chez nos voisins de l'Est et qui favoriseraient une stagnation spirituelle? En toute sincérité, nous ne le croyons guère.

Toutes proportions gardées, il n'y a pas tellement de différence entre l'ensemble de ce que nous réservent les Etats-Unis dans le domaine du film et ce que l'Allemagne nous envoie. En Amérique non plus, la production ne vaut pas grand-chose, à cause de la suprématie du dollar.

Là aussi, les initiatives artistiques positives sont étouffées dans l'œuf et le public plus exigeant doit se contenter des exceptions, des productions individuelles sporadiques.

D'ailleurs, ce n'est qu'à la lumière de celles-ci qu'on écrit l'histoire du cinéma et, aussi longtemps que les exceptions ne feront pas défaut, même la faible production allemande y trouvera une petite place. Le désespoir de beaucoup de critiques est tel qu'ils sont capables de rejeter tout en bloc sans discernement.

C'est pourquoi il est peut-être utile de signaler les quelques réussites que nous a values le cinéma allemand depuis la fin de la guerre.

Au moment où les hostilités étaient encore en cours, le monde du cinéma cherchait à se rapprocher de la fameuse période expressionniste qui avait valu tant de considération à l'Allemagne

C'est sous ce signe que naquirent après la première guerre mondiale. la sublime mission de paix « In jenan Tage » (1947) de Käutner; « Berliner Ballade » (1943) de Stemmle; « Libe 47 » (1949) de Liebeneiner, et surtout « Die Mörder sind unter uns » (1946) de Staudte.

A quoi viennent immédiatement s'ajouter deux autres œuvres de Staudte : « Rotation » et « Der Untertan », plus le chef-d'œuvre trop peu apprécié de Harald Braun « Solange du da bist ».

En Allemagne de l'Est, on ne se montrait en outre pas tendre pour le passé récent, ce dont témoignent entre autres « Woyzeck » (1947) de Klaren, « Die Affäre Blum » (1948) de Erich Engel et « Ehe im Schatten » (1948) de Kurt Maetzig.

Avec tout cela, la production allemande semblait avoir prix un brillant départ. Mais voilà.

Staudte eut bien vite atteint son point culminant — en dépit d'une activité intense, Käutner continua à glisser de plus en plus vers un jeu politique assez trouble — moyennant quelques exceptions telles « Le Dernier Pont » (1954); Braun s'enlisa dans un fanatisme religieux dépourvu de sens et, en tout cas, peu réel, tandis que Stemmle semblait fini pour de bon. Ce dernier fit pourtant, en un certain sens, école, grâce à l'essor du cabaret politique en Allemagne.

Cela nous valut des petits bijoux comme « Sœur Rose-Marie » de Rolf Thiele et « Nous les enfants prodiges » de Kurt Hoffmann. Après quoi l'on s'adonna constamment à l'autocritique, à de beaux discours sur les événements de la guerre et de la politique de l'autruche avec, comme résultat, une série de films de guerre aussi brillants qu'hypocrites.

Toutefois, quelques figures se signalèrent à l'attention dans ce genre, comme Frank Wisbar, Alfred Weidenmann, Paul May et Falf Harnack. Au milieu de ceux-là, « Le Pont » de Bernard Wicki faisait l'effet d'une bombe, cruelle et impitoyable, mais l'œuvre était empreinte de sincérité.

Staudte aporta encore sa contribution avec « Blumen für den Statsanwalt », tandis que Käutner critiquait le militarisme dans son « Capitaine von Köpenick ».

Entre-temps, on cherchait en dehors du film de clocher et du film-show la possibilité de fuir la réalité et l'on découvrit Edgar Wallace et... « Le Docteur Mabuse ». Même Fritz Lang revint à cet effet en Allemagne, mais il laissa finalement le travail de copie à d'autres.

D'ailleurs, d'autres anciennes gloires avaient également retrouvé du travail en Allemagne, entre autres Robert Siodmak et G. W. Pabst. Dans tout cela, le côté humain n'avait pas tout perdu et l'on en trouva le reflet dans quelques œuvres remarquables telles que celles de F. J. Wild, Victor Vicas, Ashley et dans un certain nombre de fines comédies de Kurt Hoffmann.

Mais, à l'exception de Käutner et Staudte qui, malgré tout restent encore les grandes figures, cela s'est résumé, jusqu'à nos jours, à des productions fortuites.

Il faut rechercher l'aspect le plus marquant du cinéma allemand actuel dans le fait que les metteurs en scène semblent, les uns après les autres, à court de souffle. Si l'un d'eux s'avise de produire une œuvre de valeur, il en reste là. Seuls les producteurs à la chaîne semblent inépuisables.

Faut-il s'attendre à un revirement de la situation? Oui, pour autant que les forces vives disponibles réussissent à marcher la main dans la main. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, on continuera à tourner en rond et il en résultera que les meilleures intentions et les efforts les plus remarquables risqueront d'être perdus.

F. DANCKAERT.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Ce que disent les jeunes :

A BAS LES VIEUX !

O primavera, gioventú [del'anno
O Gioventú, primavera [della vita.
DANTE.

Je suis jeune et c'est pourquoi je veux chanter la belle jeunesse, radieuse comme le soleil et féconde comme la vie.

Je veux aussi, par contraste, honnir la hideuse vieillesse, sombre comme la nuit et stérile comme la mort.

La jeunesse, c'est le printemps parfumé qui s'avance couronné de roses et les mains pleines de fleurs. C'est le présent heureux, tout en sourire, en grâce et en puissance; et c'est aussi l'avenir dans les fruits savoureux qu'il promet.

La vieillesse, c'est l'hiver morose et grelottant, couronné de frimas. C'est le passé glacé qui fuit sans espérance, non sans regret, vers le sombre néant. C'est tout ce qui s'en va, usé, vidé, sali, compromis et fini.

Au physique la beauté, la force, la santé sont l'apanage de la jeunesse; comme la laideur, la faiblesse, la maladie sont le lot de la vieillesse.

Au moral, les attributs de la jeunesse ne sont pas moins beaux, ni ceux de la vieillesse moins laids; l'innocence, la candeur, la sincérité caractérisent l'une; le vice, la ruse, l'hypocrisie sont les stigmates de l'autre.

Sur le large chemin de la vie, l'une vient, rieuse et chantante, en aimant; l'autre s'en va, insidieuse et méchante, en calculant, en combinant.

Tout ce qui est jeune est virtuellement bon, puisque en possibilité de le devenir. Tout ce qui est vieux est foncièrement mauvais, puisque incapable de s'améliorer, se rénover et rajeunir. Et cela est vrai des choses, des idées et des institutions, comme des êtres. Sauf de rares exceptions qui ne font que confirmer la règle, tout ce qui est jeune est frais, pur, solide et sain; tout ce qui est vieux est flétri, impur, débile et malsain.

Autant nous devons accueillir et aimer la gracieuse jeunesse, toujours franche, rayonnante, innocente et sans tare; autant il faut nous garder de l'horrible vieillesse, toujours cauteleuse, ténébreuse et vicieuse; car la vieillesse corrompue est aussi corruptrice.

Faut-il illustrer par des exemples ces affirmations dont les preuves sont flagrantes? Il suffit d'ouvrir les yeux et regarder le monde.

La vie est le champ clos où jeunesse et vieillesse s'affrontent pour se disputer le domaine du présent. La jeunesse veut vivre. La vieillesse ne veut pas mourir. Et ces deux forces, dont l'antagonisme constitue le grand drame de la vie, s'étreignent farouchement, dans un corps à corps sans merci dont l'une, quoique plus faible par son ignorance, sort toujours fatalement victorieuse, mais cruellement meurtrie; tandis que l'autre, plus forte de son expérience, doit rompre, néanmoins, jusqu'à la défaite finale. Comme le Parthe, la vieillesse en fuyant a frappé la jeunesse de ses flèches empoisonnées.

Quand la jeunesse insoucieuse s'avance ingénuement, au milieu de la vie toujours jeune, s'il se trouve des pièges sous ses pas pour surprendre son innocence, c'est la vieillesse qui les a tendus. C'est toujours l'ignoble vieillesse qui souille la candide jeunesse de ses insanies et de sa bave.

Sournoisement tapie dans la fange et dans l'ombre, la patiente vieillesse guette incessamment la pétulante jeunesse qui ne peut échapper à ses atteintes, car si la vieillesse doit mourir, la jeunesse doit vieillir.

Mourir n'est rien. Pour les vieux, c'est la délivrance. Mais vieillir...

Vieillir, c'est mourir tout vivant et tous les jours un peu, c'est assister soi-même à la dégradation de sa propre jeunesse qui se dissout lentement sous l'action corrosive de la vie. Vieillir, c'est subir toutes les injures du temps, des choses et des hommes; c'est s'affaiblir, s'avilir et mentir; c'est douter, se renier, se prostituer; c'est se laisser entamer et cesser, tous les jours un peu, d'être soi-même pour devenir n'importe quoi et finir dans l'opprobre, comme une loque sordide à la merci de toutes les impulsions inférieures.

Mais la jeunesse est éphémère. Au contact des purulences et des immondices de la vieillesse, elle avance péniblement dans la vie, en perdant, peu à peu, de sa splendeur première. A chaque étape du chemin, elle abandonne quelque chose d'elle-même, et à mesure qu'elle s'engage dans la voie douloureuse, elle se transforme affreusement et devient méconnaissable. Ce n'est plus l'aimable jeunesse; c'est la détestable vieillesse faite de toutes les hontes, de toutes les bassesses et de toutes les lâchetés de la vie.

Quand, arrivé au terme de sa route, le vieillard se retourne pour voir ce que fut sa vie, il n'aperçoit guère, le plus souvent, qu'une longue succession de choses laides, sales, méchantes, sombres et tristes, dont il n'est plus, lui-même, qu'un résidu infect, un déchet survivant à ses propres déchéances jusqu'à la chute dernière.

Aussi, les vieux sont férocement égoïstes. Ils n'aiment plus rien que les tristes débris d'eux-mêmes. Pour prolonger de quelques jours la flamme vacillante de leur vie, ou pour satisfaire, un peu plus, les caprices morbides de leur ambition ou de leur luxure, ils sacrifieraient sans pitié toute la fleur de la jeunesse humaine. Rien ne peut arrêter la criminelle audace de leur abjecte sénilité.

L'immense hécatombe où furent immolés dix millions de jeunes existences a été l'œuvre des vieux. C'est pour maintenir leur autorité, déclinante comme leur vie, qu'ils ont noyé la terre du sang fécond de la jeunesse ardente; qu'ils s'y sont vautrés et s'en sont saoulés comme des vampires.

Ce fut en vain, cependant. Tant de jeunesse anéantie n'a pas ranimé leur vieillesse. Tant de beau sang vermeil et chaud, si stupidement répandu, n'a pu réchauffer le sang pâle qui coule lentement dans leurs veines refroidies. Ils devront s'éteindre aussi, les misérables vieillards, et descendre enfin dans l'oubli et le néant du passé, où leur art infernal a, sans profit, fait descendre avant eux, la jeunesse toute en fleur et toute pleine de fruits de l'avenir.

Et, voyez-les, ces vieux : encombrants, arrogants, importants, ils obstruent toutes les voies de leur prépotence et de leur impotence ridicules. Partout où ils se cantonnent il n'y a pas de place pour la jeunesse. Dans la science, les arts, la philosophie, la morale et même, et surtout la Révolution, ce sont toujours les vieux qui se mettent en travers du progrès et disent à la jeunesse : « Tu ne passera pas! » Car la vieillesse est autoritaire comme la jeunesse est libertaire. Bien mieux, la vieillesse, c'est l'autorité; la jenesse, c'est la Liberté.

Enfin, chez nous aussi la vieillesse est tenace et elle sévit. Pourquoi ne le dirait-on pas? La vérité doit s'appliquer à tous et si sa vertu purificatrice est bonne pour les autres, elle ne l'est pas moins pour nous. Nous nous la devons avant tout, sous peine de corruption et de vieillesse. Oui, hélas! même chez nous, ce sont toujours les vieux qui tentent d'arrêter l'élan sincère et généreux des jeunes; au pis aller de le fausser. l'égarer, le diriger à contre-sens et l'exploiter.

Des preuves? Elles sont signées. Il est un manifeste dont les signatures seront à jamais la honte de leurs signataires. Le vieux Grave n'a-t-il pas gravement opiné pour l'union sacrée qui sacra le massacre? Le vieux Kropotkine n'a-t-il pas prêché la guerre du droit qui dénia le droit de vivre à dix millions d'hommes? Quant au survieux Malato, ne l'ai-je pas vu affublé de l'uniforme des braves, engagé volontaire au service des héros dont, ne pouvant faire mieux, il vidait glorieusement le goguenot?

Cela prouve assez la perversité et la lubricité des vieux qui, toujours libidineux, ont le sadisme du sang quand ils n'ont pas celui du sexe ou les deux à la fois.

La légende des ogres mangeurs d'enfants est la légende des vieux. De quelque manière que ce soit, il leur faut de la chair fraiche pour assouvir tous leurs monstrueux appétits sur la jeunesse, dont ils prétendent faire indéfiniment leur pâture.

Est-ce que vraiment cela peut durer? Est-ce que le passé autoritaire pourra toujours impunément dévorer le présent, comme Saturne ses enfants? Est-ce que les vieux vont toujours tromper et manger les jeunes?

C'est aux anarchistes de répondre. Ils sont, par définition, les amis de la liberté et les ennemis de l'autorité, Comment pourraient-ils ne pas mettre leur théorie en pratique et, prêchant l'exemple, secouer résolument le joug avilissant de l'autorité du passé et des vieux? Il le faut, ils le doivent, pour être logiques avec eux-mêmes, s'ils comprennent leur propre doctrine. N'ont-ils donc jamais recherché le principe qu'ils combattent spécialement et ne savent-ils pas que cette autorité néfaste qu'ils exècrent si justement découle de la vieillesse dominatrice, conservatrice et corruptrice, de la persistance directrice du Passé sur le Présent?

Ce n'est certainement pas la jeunesse, ni la force, ni l'intelligence qui auraient jamais créé l'autorité dont le rôle est de les contenir, les diminuer, les exploiter et les asservir. C'est la vieillesse, la faiblesse et la ruse.

L'autorité procède de l'idée de Dieu qui vient de l'idée du père, cause et auteur de ses enfants auxquels il fait la loi. Elle fut d'abord paternelle, puis divine, puis gouvernementale ou politique.

C'est en sortant des limites logiques de sa stricte antériorité, en se prolongeant au-delà de sa sphère naturelle et physique pour entrer dans la métaphysique, qu'elle est devenue une calamité.

Réduite à son rôle logique, l'autorité considérée comme une cause, ne peut s'exercer qu'antérieurement sur son effet, et doit cesser d'agir dès que cet effet tend, lui-même, à devenir cause à son tour.

Le rôle du passé est d'avoir précédé et préparé le présent qui, lui, doit se borner à précéder et préparer l'avenir. Mais le passé doit cesser d'être dès que nait le présent qui, lui-même devra s'effacer devant le futur.

C'est pour n'avoir pas respecté cet ordre naturel des choses, que les hommes sont victimes de ce pouvoir redoutable et contre nature du passé sur le présent et de cette tutelle injustifiée des vieux sur les jeunes qu'on nomme Autorité.

Ils n'ont pas vu, ils n'ont pas compris que tout doit vivre et se développer librement, en suivant, sans regimber, le rythme harmonieux des choses qui, toutes, ont droit au soleil et à la liberté; que tout doit passer, suivre son cours et disparaître, non perdurer; que les puissances invincibles de la vie ne peuvent admettre aucun arrêt, aucune halte, puisque; partout et toujours, elles font surgir, sans discontinuer, des ruines du

(Suite en page 3.)